ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Seine, Seine-et-Oise	5 fr.	9 fr.	18 fr.
France, Colonies	6 »	12 »	24 »
Etranger	8 »	15 »	30 »

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois

Edition de Paris

Le Petit Journal

5 cent. — STÉPHEN PICHON, Président, Directeur politique — 5 cent.

LUNDI 13 DÉCEMBRE 1915

347 — SAINTE LUCE — 18

53me ANNÉE (NUMÉRO 19,344)

ADMINISTRATION, RÉDACTION ANNONCES, 61, rue Lafayette, PARIS (9e)

TÉLÉPHONE

Rédaction..... Gut. 01-78 — 01-77 — 01-78

Administration Gut. 01-67 — 01-74 — 01-75

L'énergie agricole

S'il faut en croire les semeurs d'alarmes, le découragement se glisserait dans nos campagnes, on y constaterait même d'inquiétants symptômes. Les femmes auraient moins d'ardeur au travail, beaucoup de terres resteraient en friche et la récolte prochaine donnerait d'amères déceptions. On le dit, on l'écrit. On a tort de le dire, encore plus tort de l'écrire. De quelques faits isolés, de quelques défaillances regrettables, mais exceptionnelles, on conclut sans raison à un affaissement de l'énergie agricole.

Sans doute, dans cette immense usine d'alimentation de notre terre de France, il y a des ouvriers rompus de fatigue, des domaines sont à l'abandon faute de bras, des cheptels ont été vendus, les uns par nécessité, d'autres, ce qui est triste à dire, par spéculation. Voilà le tableau poussé au noir.... Qu'importe tout cela si dans l'ensemble de la nation, dans le monde du travail, nous trouvons la même volonté, la même endurance, la même foi en l'avenir.

Qu'on consulte les directeurs des services agricoles de nos départements et ils diront à quel réconfortant spectacle ils assistent chaque jour. A l'un d'eux je demandai s'il constatait de la lassitude. Il me répondit : « Certes, il y a des » femmes qui sont lasses d'un travail » exagéré et qui se plaignent d'attendre » les secours qui ne viennent point ou » qui arrivent insuffisants. Mais loin » d'abandonner la partie, elles trouvent » dans l'adversité même des forces nouvelles. Elles ont groupé autour d'elles » ceux qui pouvaient leur venir en aide. » Elles ont mobilisé les infirmes, elles » ont fait sortir les enfants de l'école, » appelé les vieillards et à tous elles ont » insufflé l'énergie patriotique qui éloigna de nous le fantôme de la disette. »

La vie de tranchée fait vite disparaître les distances sociales, elle engendre la fraternité et la camaraderie. Un rapprochement identique s'est fait dans nos campagnes. La femme du riche mobilisé s'occupe du grand domaine, pendant que la femme du petit propriétaire travaille les parcelles qui sont le patrimoine de la famille. Les mêmes besoins, les mêmes préoccupations, les mêmes douleurs et quelquefois, hélas ! les mêmes deuils créent parmi elles l'entr'aide féconde qui soulage bien des misères. C'est un exemple salutaire de voir la châtelaine abandonner son salon pour diriger les labours ; plus d'une a quitté les élégantes bottines pour chausser les lourds sabots qui permettent de fouler la terre glaise et d'entrer dans l'étable.

En face de ces volontés ardentes et tenaces qui surgissent de toute part, a-t-on le droit de parler de découragement ? Le monde agricole a fait son devoir, il le fera jusqu'au bout. Il sera récompensé de ses efforts, il l'est déjà, car devant lui l'horizon s'éclaircit.

La mobilisation agricole dont on a tant parlé ne va plus rester à l'état de conception théorique ; elle entre dans la voie des réalisations, sous les auspices de M. Méline et du ministre de la Guerre. C'est ce dernier qui en a donné l'assurance formelle, non dans une de ces circulaires banales et quasi quotidiennes, qui énervent au lieu de rassurer, mais dans un discours prononcé à la Chambre en face des représentants de la nation. Le général Galliéni constate tout d'abord qu'il s'est mis en relation étroite avec son collègue de l'Agriculture et qu'ils ont, tous deux, admis comme principe incontestable que les travaux agricoles intéressent au premier chef la défense nationale. Cette parité de vues est bien faite pour calmer les alarmes, mais le ministre de la Guerre va plus loin encore. Pour parer au plus pressé, chaque jour des officiers entrent en liaison avec les services du ministère de l'Agriculture, pour se rendre compte des besoins urgents et leur donner satisfaction. De même dans tous les départements, l'autorité militaire se tient en rapport constant avec les préfets et les maires de manière à venir en aide aux agriculteurs en détresse.

Voilà pour le présent, mais ces mesures ne sont que provisoires ; les deux ministres ont des vues plus larges. Ils étudient un vaste projet et le général Galliéni a prononcé cette phrase que tous les agriculteurs ont recueillie avec joie : « De concert avec M. Méline, nous » préparons une véritable mobilisation » agricole pour le printemps. » Nous avons vu à ce sujet M. Méline. Il nous a affirmé sa volonté de mettre un terme à la situation précaire de l'agriculture. Fort de l'engagement pris par le ministre de la Guerre, il organise en bon général ses formations pacifiques ; et, à l'époque fixée, nous en avons la certitude, l'armée agricole, sérieusement constituée, livrera le bon combat, celui qui engendre la prospérité et la vie.

Donc, loin de nous le pessimisme déprimant. A l'arrière, comme à l'avant, sur la ligne de labeur, comme sur la ligne de bataille, ayons une confiance absolue, communicative, débordante. Par les temps que nous traversons, la confiance est un devoir, l'optimisme est une vertu.

H. COMOT

Sénateur du Puy-de-Dôme.

L'attaque qu'ils méditent

Amsterdam, 12 Décembre.

Le *Maasbode* attribue le retard des journaux allemands en Hollande à des concentrations de troupes au nord et au nord-ouest d'Ypres.

La ligne d'Aix-la-Chapelle serait accaparée par le transport de troupes allemandes **venant de Serbie.**

La retraite française vers la frontière grecque

Dans la dépêche que nous publions plus loin, notre envoyé spécial à Salonique donne des détails intéressants et précis sur le mouvement de repli que les troupes françaises du Vardar viennent d'effectuer en présence de l'ennemi. Cette description réduit à néant les bulletins de victoire que les Bulgares prodiguent depuis plusieurs jours.

Le communiqué officiel indique que dans la journée du 11 nos troupes en retraite ont occupé la ligne Smokgica-lac Doiran. Smokgica se trouve à une quinzaine de kilomètres au nord de Guevgheli, station du chemin de fer du Vardar à la frontière serbo-grecque. Etant donnée la faible distance qui sépare ces deux localités il est permis de penser qu'à l'heure actuelle les troupes ne doivent pas être loin de la frontière grecque.

L'accélération du mouvement de repli est imposée par la tentative qu'effectue une colonne composée de forces allemandes en vue de s'emparer de Guevgheli. Cette colonne, après avoir débouché par la vallée de la Koyusko, a été arrêtée à 6 kilomètres à l'ouest de Guevgheli. Malgré des attaques furieuses elle n'a pu faire aucun autre progrès et a dû se contenter de bombarder avec son artillerie la localité dont elle voulait s'emparer. Le danger que l'intervention de cette colonne pouvait présenter se trouve donc conjuré par la résistance victorieuse qui lui est opposée.

Toutes nos forces vont donc, si ce n'est déjà fait, être ramenées en territoire grec et c'est sur ce territoire que, pour quelque temps du moins, la lutte se déroulera désormais.

Comment s'est effectuée la retraite

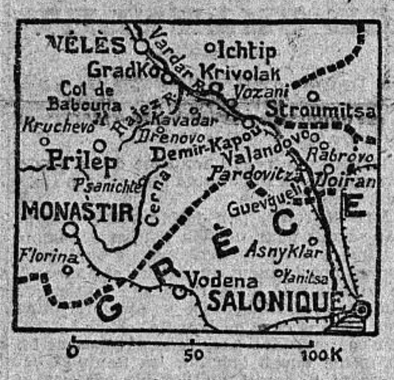
(De notre envoyé spécial)

Salonique, 11 Décembre, Arrivée le 12.

Voici secs et nets les faits qui se sont passés depuis huit jours, du commencement de notre retraite à sa fin.

Le 1er décembre nous occupions, sur la rive gauche de la Tcherna, Kavadar-Krivolak ; notre front avait soixante-cinq kilomètres. Les deux raisons qui nous avaient fait occuper ces points, secourir la Serbie et marcher de l'avant, n'existant plus et notre situation étant hasardeuse, la retraite fut décidée.

Le 2 décembre commença l'évacuation de Krivolak. En nous retirant nous fîmes



sauter le pont de Vauzarcis et le pont de Varco sur la Tchernika et celui de Ribartchi sur Tcherna.

Pour faciliter notre mouvement en arrière, le général Sarrail fit en sorte que l'ennemi crût qu'il changeait ses plans. Il élargit ses positions sur la rive gauche du Vardar, il lui donna l'impression qu'il allait marcher sur Ichtip, il se rendit maître, dans cette direction, de plusieurs points.

L'ennemi, inquiet, nous attaqua furieusement, entre autres à Brousnika ; il fut repoussé. Alors le général Sarrail s'assura une large tête de pont sur la rive gauche de la Sarda et protégea par cette tête de pont la retraite qui commença.

Sans abandonner un caisson

Comme en nous portant sur les points extrêmes de Krivolak nous pensions prendre l'offensive, nous avions, dans ce but, accumulé là de grandes quantités de matériel. N'ayant pour moyen de transport qu'une route et qu'un chemin de fer, et quel chemin de fer ! l'évacuation fut forcément lente ; elle s'accomplit jusqu'au bout ; nous ne laissâmes pas un caisson, et, après le matériel, nos troupes suivirent.

Cette première opération faite (vous savez depuis hier qu'elle ne nous coûta que quelques hommes hors de combat) notre armée se trouva sur le front Demir-Kapou. Elle établit immédiatement une large tête de pont en avant du tunnel sur la rive gauche et la rive droite de la Tcherna. Les Bulgares nous suivaient champ par champ, ils nous attaquèrent maintes fois, entre autres à Dronovo sur notre gauche, et à Dublujani sur notre droite. Dans une de ces affaires, les Bulgares ont été repoussés ; dans l'autre, ils nous prirent une ligne de tranchées, mais notre tête de pont restait intacte et c'est protégée par elle que pour la seconde fois l'évacuation s'opéra.

De nouvelles lignes

A Krivolak, nous avions encore une route ; à Demir-Kapou nous n'avions que le Vardar et le chemin de fer ; ce fut difficile et long. Les troupes parties, le matériel parti, l'ordre fut donné à la tête de pont de partir aussi. Elle se retira, calmement, à la minute même fixée par son chef. Nous avons fait sauter alors le tunnel, et, un peu plus loin, le pont du kilomètre cent treize. Autour de ce kilomètre cent treize, une nouvelle tête de pont fut établie, puis quand les troupes furent passées, la tête de pont partit encore s'établir un peu plus bas, à Gradeck. Puis elle partit encore un peu plus bas à Stroumitza.

Ainsi, petit à petit, notre front se rétrécissait ; ainsi nous sommes arrivés à de nouvelles lignes. Quatre divisions bulgares et un corps de cavalerie nous collaient pas à pas.

Ce ne sont que des faits, mais une page glorieuse reste à écrire, celle de l'armée française redescendant le Vardar au milieu des neiges.

Albert Londres.

En repoussant les attaques bulgares

(OFFICIEL)

Poursuivant leur mouvement de repli nos troupes pendant la nuit du 10 au 11 décembre se sont retirées sans combat sur la ligne Smokgica-lac Doiran.

Au cours de la journée du 11 plusieurs attaques bulgares ont été repoussées.

Les Bulgares ont payé chèrement

(De notre correspondant particulier)

Athènes, 12 Décembre.

Les Bulgares menacent Guevgheli que les Français avaient évacué la veille emportant tout le matériel de guerre et de nombreux prisonniers.

Les troupes françaises, effectuent un mouvement de repli vers leur base d'opérations dans des conditions excellentes faisant payer chèrement aux Bulgares le terrain abandonné. Les pertes françaises sont minimes contrairement à celles des Bulgares qui sont énormes.

Les réfugiés arrivés à Salonique disent qu'il n'existe pas de champs, de ravins sur la route nord de Guevghli qui ne soient pas jonchés de cadavres bulgares ; ces hécatombes prouvent les résultats du tir de notre artillerie. — B.

TENIR

Se faire une opinion nette et précise sur une opération de guerre, alors que cette opération est en cours d'exécution, est chose fort difficile, même pour les hommes du métier, qui ont passé leur vie à réfléchir sur ces questions et à les étudier à la lumière de l'expérience. Si sur la situation militaire se greffe une situation politique, comme c'est le cas à Salonique, il devient téméraire de se prononcer, du moment qu'on ne possède pas les renseignements les plus certains et les plus complets à tous les points de vue.

On nous dit aujourd'hui que l'accord est fait entre les Alliés et le gouvernement grec et on semble voir dans cet accord très tardif un grand changement en faveur des corps expéditionnaires français et anglais.

Certes, je ne demande pas mieux, mais j'avoue que je ne saisis pas bien en quoi consiste l'amélioration.

Les corps expéditionnaires sont très vivement attaqués sur toute la ligne. Ils reculent. Les Anglais ont été obligés d'abandonner des positions menacées à la fois de front et de flanc. On se concentre de plus en plus, sur un cercle dont le rayon diminue et dont le port occupe le centre. A l'heure actuelle, ce rayon de cercle est encore beaucoup trop grand pour les effectifs qui occupent le périmètre ; le mouvement de repli, *de contraction*, va donc s'accentuer encore. Je dis avec intention mouvement de contraction, et non pas *retraite*.

Pour exécuter une véritable retraite, l'espace manque. Il ne s'agit pas de former des colonnes et de les protéger par des arrière-gardes, mais bien de reculer une ligne de bataille toute déployée, de la faire rétrograder vraisemblablement par échelons et pied à pied, les unités se rapprochant ainsi de plus en plus les unes des autres, et occupant de moins en moins de place.

Il est à croire que, pendant ce mouvement de repli, exécuté méthodiquement et avec toute la lenteur qu'on peut y mettre sans risquer d'être bousculé par la masse énorme de l'adversaire, on fortifie très activement le front sur lequel on pense définitivement s'arrêter.

C'est là un travail d'autant plus indispensable que dans le rayon qui donne autour du port une ligne de bataille de longueur proportionnée aux effectifs des défenseurs de Salonique, il ne paraît guère exister de solides positions naturelles, où il n'y ait qu'à perfectionner les obstacles créés par le terrain lui-même. On doit donc *remuer la terre* sans perdre un instant ; d'autant qu'entre la ligne actuelle et cette dernière ligne à tenir, il n'y a pas bien loin.

Général BERTHAUT.

La Roumanie ne se décidera qu'à Pâques...

(De notre correspondant particulier)

Turin 12 Décembre.

On télégraphie de Zurich à la *Stampa* :

Selon une dépêche de Budapest à la *Gazette de Francfort*, le roi de Roumanie aurait fait une déclaration caractéristique concernant les intentions de la Roumanie.

Le journal *Opigna*, paraissant à Jassy, raconte que le roi Ferdinand eut récemment un entretien avec le poète Estilliu, auteur d'une pièce tirée d'un roman de la reine. Le poète demanda au roi s'il serait possible de faire représenter la pièce avant l'entrée en guerre de la Roumanie.

« — N'ayez pas hâte, répondit le roi, achevez votre pièce en toute tranquillité ; vous aurez le temps jusqu'en avril pour la voir jouer. »

Les Poilus d'Orient ont un journal gai

(D'un de nos correspondants)

Salonique, ... Décembre.

Chaque peuple a les « delikatessen » qu'il mérite. Le soldat allemand aime les saucisses, les *liebsgaben* et les coups de pied dans le derrière. Il prend au jour le jour et très philosophiquement de tout un peu : le présent de Gretchen ou le soufflet du feldwebel.

Mais le poilu français est d'une tout autre espèce. Un trognon de pain datant d'avant la guerre, un vieux biscuit — dur comme le cœur d'Hindenbourg et vieux comme François-Joseph — si vieux même qu'il aurait dû, si la loi Dalbiez était appliquée, être mis d'office à la retraite ou au rebut, lui suffisent, à condition pourtant qu'on le laisse en paix lire son journal.

Il faut un journal au poilu. Et si d'aventure le civil négligent omet de le lui envoyer, le poilu — qui comme tout Français mobilisable est né malin et journaliste — le poilu entre en fonction et crée l'organe... son organe.

Sur tous les fronts, de la ligne bleue des Vosges aux plaines de Flandre, en Artois, en Champagne, chaque tranchée a son petit hebdomadaire ou son grand quotidien.

La difficulté était plus grande à résoudre pour le poilu d'Orient. L'Administration ayant négligé de joindre au matériel de campagne — obus, canons et autres engins de guerre — un matériel d'imprimerie, il fallut prendre d'assaut deux journaux de Salonique, l'*Opinion* et l'*Indépendant*.

C'est la guerre ! D'ailleurs, ces deux organes qui défendent ici la cause des Alliés, se défendirent mal contre nos soldats, ne demandant pas mieux que de se laisser gagner par leur bonne humeur et leur gaîté. Ces deux journaux ont donc réservé en leurs colonnes, « un coin des Poilus », où poètes et journalistes, qui quittèrent leurs salles de rédaction et leurs cabinets de travail pour les guitounes d'Orient, font assaut de verve et d'esprit.

Il y a de tout en ce petit coin, de la prose, des vers, des comptes rendus, des échos, des potins, bref de quoi faire un journal complet, léger, spirituel et toujours amusant.

Voici au hasard quelques extraits des échos :

« Le représentant de la République de Nikaria a officiellement déclaré hier à notre caporal d'ordinaire que son gouvernement n'exporterait plus de caroubes à destination des pays belligérants. »

« Nous tenons de source certaine que les Allemands ont inventé un nouveau canon portant à 1,200 kilomètres, lançant des saucisses. Cette nouvelle pièce sera chargée du ravitaillement sur le front bulgare. »

Et puis, voici des vers :

"L'communiqué allemand"

Nous avons noyé les Il's Britanniques
Nous avons cousu les Russ's de fil blanc
Plus de 300 zeppelins survol'nt l'Amérique
Paris est en feu. Bois-Colombes se rend.
A part ça, Mackensen est toujours malade
L'trésor toujours vide, Von Glück toujour plein
Et nos fantaboches s'écrient Kamerad
Dès qu'on leur fait voir un p'tit morceau de pain.

Encouragés par ce succès, nos poilus veulent se mettre dans leurs meubles et créer un nouveau journal le *Flambeau d'Orient* qui sera l'organe officiel des poilus de Salonique.

Un journal à eux : Un organe officiel ! Nos ennemis n'ont qu'à bien se tenir. Quant à nos poilus, vous voyez bien qu'ils promettent et... qu'ils tiennent.

De la monnaie de carton !

Lausanne, 12 Décembre.

Suivant le *Lokal Anzeiger*, la Chambre de commerce de Berlin a demandé au secrétaire d'Etat du Trésor la création de pièces de 1, 2 et 5 pfennigs en carton.

Communiqués officiels

SUR LE FRONT FRANÇAIS :

(497e *jour de Guerre*) — 3 *heures soir.*

Rien à ajouter au communiqué précédent.

11 heures soir.

EN BELGIQUE, activité marquée de nos canons de tranchée qui, sur plusieurs points, ont réduit au silence les lance-bombes de l'ennemi.

Ce matin un cargo-boat britannique s'étant échoué près de la côte belge, trois hydravions allemands ont tenté de le couler à coups de bombes. Plusieurs avions alliés, dont un des nôtres, les ont attaqués et mis en fuite pendant que des torpilleurs français venus de Dunkerque renflouaient le navire sous le feu d'une batterie allemande.

EN CHAMPAGNE, dans le secteur de Massiges, nous avons répondu à un tir d'obus lacrymogènes par un tir de démolition sur les tranchées ennemies de la crête Ohausson. Dans le secteur de la cote 193 nous avons bombardé efficacement trois lignes de tranchées allemandes ainsi que les boyaux d'accès.

Canonnade intermittente DANS LES VOSGES, où une violente tempête de neige a gêné les opérations.

Des prix scolaires de la défense nationale

comme en 1792

Dans le premier semestre de 1792, lorsque nos frontières du Nord et de l'Est furent menacées par les soldats de l'Autriche et de la Prusse, et après nos défaites en Flandre, il y eut un double élan dans la France des Droits de l'Homme pour combattre les armées des « tyrans ». L'un jetait les volontaires patriotes contre les envahisseurs, l'autre faisait affluer dans les caisses de l'Etat l'argent et les billets, sans lesquels toute défense était impossible.

Dans cette double action, il fut comme une émulation de courage et de générosité, jusqu'au 11 juillet où la Patrie fut déclarée en danger. Chacun apportait tout ce qu'il possédait à la souscription ouverte par l'Assemblée nationale, les simples citoyens comme les collectivités, écoles et groupements divers.

Les élèves de l'Ecole de dessin

Parmi les plus empressés à souscrire on compta les élèves de l'*Ecole de dessin* devenue notre *Ecole nationale des arts décoratifs*. Ils firent entre eux une collecte qui produisit la somme élevée de quatre cent vingt-neuf livres trois sols. Dans sa séance du 21 mai 1792, l'Assemblée nationale accepta le don patriotique des élèves de l'Ecole de dessin et en fit mention dans un procès-verbal. L'Ecole des arts décoratifs conserve, comme un titre précieux, dans ses archives, cet extrait qui en fut délivré à l'Ecole de dessin :



EXTRAIT
DU PROCÈS VERBAL
DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.
Du 21 Mai 1792.
L'An Quatrième de la Liberté.

« *Extrait du procès-verbal de l'Assemblée nationale du 21 mai 1792 :*

» *L'an quatrième de la Liberté,*

» *Les élèves des Ecoles de dessin font don à la Patrie pour subvenir aux frais de la guerre : savoir en assignats et billets patriotiques trois cent cinquante-cinq livres et soixante-quatorze livres trois sols en argent.*

» *L'Assemblée nationale, après avoir accepté l'offrande, décrète qu'il en sera fait mention honorable au procès-verbal et qu'il en sera délivré un extrait.*

» *Collationné à l'original par nous secrétaires de l'Assemblée nationale le 30 mai 1792, l'An IVe de la Liberté.* »

Ce document, qui compte parmi les pièces les plus émouvantes conservées à l'Ecole des Arts décoratifs, devait susciter une initiative des plus heureuses.

On souscrit à l'Ecole des Arts décoratifs

Le sous-directeur de l'Ecole, M. Paul Steck, forma le projet aussitôt approuvé par le directeur, M. E. Morand, de faire renouveler aux jeunes gens et aux jeunes filles des Arts décoratifs le beau geste des élèves de l'Ecole de Dessin. Il rédigea un appel qui obtint rapidement le plus enthousiaste succès.

Il disait :

» En 1792, les élèves de l'Ecole des Arts décoratifs, voulant apporter à la Nation leur contribution patriotique à la Défense nationale, se cotisèrent et versèrent une somme d'environ 700 fr. dont le reçu qui figure aux archives de l'Ecole est porté à la connaissance des élèves présentement inscrits.

» Aujourd'hui le gouvernement fait un appel au pays pour assurer par le moyen d'un emprunt national la victoire définitive de nos armées.

» Le directeur a pensé que les élèves actuels de l'Ecole seraient heureux de refaire pour la Patrie le geste que leurs aînés accomplirent sous la Révolution.

» A cet effet, il informe les jeunes gens et jeunes filles fréquentant actuellement les cours qu'une souscription collective particulière à l'Ecole est ouverte entre les élèves, et il leur demande instamment d'y participer tous dans la mesure de leurs ressources et de leurs moyens.

» Le montant de la somme recueillie servira à acheter à l'Emprunt national, et au nom de l'Ecole des Arts décoratifs, un titre de rentes 5 0/0, et les intérêts seront attribués chaque année à un élève sous la dénomination de *Prix de la Défense nationale*. »

L'Ecole des Arts décoratifs a fourni un grand nombre de ses élèves aux armées, et combien sont déjà tombés au champ d'honneur ! Cependant, dès que l'appel fut affiché, jeunes gens et jeunes filles s'empressèrent d'apporter leur obole.

Le directeur est certain qu'ils arriveront à la somme que leurs grands aînés de 1792 mirent à la disposition de la Nation.

Toutes les écoles auront leur « Prix de la Défense nationale »

Depuis que la souscription à l'Emprunt de la Victoire est ouverte, bien des écoles ont acquis selon leurs moyens des titres de rente. Il faut que celles-ci fassent un nouvel effort et que celles qui se sont abstenues s'empressent de souscrire. Quelle est l'école de France qui voudrait manquer en fin d'année des « Prix de la Défense nationale » ? Ce prix, qui sera le véritable prix d'honneur, perpétuera dans les jeunes générations le souvenir d'une époque, grande entre toutes, où, comme en 1792, la France eut à s'imposer les plus durs sacrifices pour la défense de son indépendance et la liberté des nations.

Louis Lumet.

Comment a sauté la Pyrotechnie belge

110 morts, 300 blessés

(De notre correspondant particulier)

Le Havre, 12 Décembre.

Les établissements de pyrotechnie belges d'Harfleur, où la catastrophe s'est produite, occupent le vaste quadrilatère de l'ancienne usine Bundy, sur le boulevard Sadi-Carnot. Outre les deux grands bâtiments construits en briques et couverts en tuiles qui constituent l'usine même, les Belges ont installé, depuis leur arrivée, de nombreux baraquements en bois rassemblés tout autour de ces bâtiments. Dans le but d'écarter de leur agglomération le local servant à entreposer les matières les plus dangereuses, c'est-à-dire les poudres, ils avaient aménagé l'ancienne usine de l'Or, située de l'autre côté du canal de Tancarville, en poudrière.

Sur les 1.500 ouvriers employés à la pyrotechnie belge, un petit nombre d'entre eux étaient occupés à cette poudrière, mais à la pyrotechnie proprement dite régnait une grande activité et elle possédait un important stock de poudre, ce qui explique l'extrême violence de l'explosion.

Il nous est impossible d'indiquer les circonstances qui ont provoqué cette explosion, car les malheureux ouvriers qui en ont été les témoins en furent, hélas ! les

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

premières victimes. On suppose simplement que l'éclatement d'un obus a provoqué l'inflammation de la poudre.

La catastrophe

Il était dix heures moins un quart du matin lorsqu'un fracas épouvantable retentit. Le bruit en fut entendu à Trouville, à Pont-Audemer, à Fécamp, à Yvetot, ainsi que nous l'ont affirmé nos correspondants de ces différents endroits. A plus forte raison, nos concitoyens se sont-ils demandé sur le moment ce qui se passait. En même temps, une énorme colonne de fumée montait dans l'air.

En raison de l'éloignement du lieu où s'était passé l'événement, les commentaires les plus divers commencèrent à circuler par la ville. La version la plus courante était que les établissements Schneider venaient de sauter. Il n'en était rien, mais l'accident, pour être moins grave, n'avait pas moins fait de nombreuses victimes et occasionné d'importants dégâts dans de nombreux établissements de la banlieue.

Le petit nombre des ouvriers de la poudrière furent broyés et déchiquetés avec le bâtiment lui-même. A l'endroit où il était édifié, on n'aperçoit plus maintenant qu'un indescriptible chaos de matériaux, avec des excavations produites par l'explosion. Le déplacement d'air occasionné par la déflagration de la poudre fut formidable. Il se fit ressentir dans un rayon de quarante kilomètres, car à Pont-Audemer, des vitres furent brisées.

Mais à proximité du lieu de la catastrophe, cela fit l'effet d'un véritable ouragan. Les bâtiments des usines environnantes furent secoués comme par un tremblement de terre. Leur matériel fut déplacé et les vitres de leur toiture volèrent en éclats. De nombreux baraquements en planches s'effondrèrent, les fenêtres des maisons les plus proches furent arrachées, des toits furent enlevés.

Si les ouvriers de la poudrière avaient seuls payé de leur vie, on comprendra que la commotion ayant déplacé et brisé tant de choses autour d'elle, il devait en résulter pour de nombreuses personnes des blessures plus ou moins sérieuses. Et c'est ce qui se produisit, notamment aux établissements Schenider situés non loin de là, à l'usine Westinghouse et à de nombreuses maisons de Graville et d'Harfleur.

L'organisation des secours

Lorsque le premier moment d'émotion fut passé, on songea à organiser hâtivement les secours. Les ingénieurs de la pyrotechnie belge se rendirent compte aussitôt qu'il était on ne peut plus dangereux de s'approcher de la poudrière. Ils pensèrent qu'une nouvelle explosion pouvait se produire d'un moment à l'autre et leur crainte n'était que trop justifiée, car, vers onze heures, une détonation retentit à nouveau et des débris de toutes sortes furent projetés de divers côtés. Il était donc inutile de songer à approcher et, d'ailleurs, il ne pouvait y avoir personne à secourir à cet endroit. Tous ceux qui s'y étaient trouvés avaient été tués, soit par les projectiles, soit par le déplacement de l'air.

Les pompiers du Havre étaient accourus sur les lieux dès la première alarme. Un petit incendie s'était bien déclaré dans le laboratoire de pyrotechnie situé dans les dépendances de l'usine Bundy, mais il avait bientôt été éteint par les soldats belges.

Des secours avaient été demandés téléphoniquement au Havre par les autorités civiles et militaires belges et françaises, et c'est avec un admirable dévouement que toutes les organisations de la Croix-Rouge répondirent à leur appel. Une longue file de voitures d'ambulance belges, françaises et anglaises arriva bientôt à Harfleur avec un nombreux personnel infirmier. Les camions automobiles arrivèrent chargés de paillasses. Le corps sanitaire de l'armée britannique rendit, en cette occasion, de signalés et dévoués services.

On organisa les premiers services de pansements dans tous les locaux disponibles. Les blessés les plus nombreux se trouvaient aux établissements Schneider. A part quelques cas mortels d'infortunés ouvriers qui reçurent sur la tête des poutres qui s'effondrèrent, les blessures étaient heureusement plutôt légères.

Parmi le personnel féminin, les personnes les plus atteintes furent transportées dans les hôpitaux du Havre où quelques-unes succombèrent dans l'après-midi. Mais bon nombre d'entre elles, après le renouvellement de leur pansement, regagnèrent leur domicile. D'autres se rendirent directement dans les pharmacies du Havre qui, vers midi, étaient occupées par des hommes et des femmes blessés légèrement, la plupart à la tête et aux bras, par des éclats de verre.

Parmi les décombres

Ce n'est que dans le courant de l'après-midi qu'on a pu commencer le déblaiement du lieu de la catastrophe. Pénible besogne, qui consistait surtout à recueillir les restes funèbres des malheureuses victimes, qui furent transportés en divers endroits dans Graville-Sainte-Honorine, Harfleur et Gonfreville-l'Orcher. On compte, à l'heure actuelle, 110 morts et 300 blessés.

Les maisons présentaient un aspect lamentable, avec leurs fenêtres arrachées ou dépourvues de vitres, certaines avec des pans de murs écroulés. Cependant, avec la bizarrerie de ces brusques déplacements d'air, on remarquait des maisons qui n'avaient presque pas souffert, à côté d'autres immeubles très endommagés. A Harfleur notamment, sur le boulevard Sadi-Carnot, tous les petits cottages qui bordent la Lézarde ont été terriblement éprouvés. Certains habitants ont dû se résigner à abandonner leurs logis en ruines.

Ces détails expliquent encore qu'il y a eu de nombreux blessés dans la population civile, en dehors du personnel des usines. Dans une école d'Harfleur, une panique s'empara des élèves qui cherchèrent à s'enfuir. Plusieurs furent victimes de la commotion et certains se trouvèrent contusionnés au cours de la bousculade qui se produisit. Les vitraux de l'église d'Harfleur ont, paraît-il, souffert de l'explosion, et le portail a été aussi endommagé. Il ne serait de même pour plusieurs de nos églises havraises, en ce qui concerne les verrières. D'ailleurs, de nombreux magasins de notre ville ont eu des glaces brisées.

Les dégâts matériels

En dehors de la perte de vies humaines, qu'il faut déplorer, les dégâts matériels seront facilement réparables, et, si l'explosion a apporté une certaine perturbation dans les usines qui travaillent pour la défense nationale, celles-ci n'en ont pas moins continué leur travail. Dans un jour ou deux l'activité coutumière sera reprise.

Dans l'après-midi, hier, le général Drude, commandant la 3e région, est venu au Havre pour s'entendre avec les autorités locales et prendre toutes les dispositions que comporte la situation. M. Morain, préfet de la Seine-Inférieure, prévenu par téléphone, est arrivé, hier soir, au Havre. Il s'occupera aujourd'hui et demain de remettre, au nom du ministre de l'Intérieur, les premiers secours aux familles des victimes.

Le pavillon national a été mis en berne à l'Hôtel de Ville et, par arrêté du maire du Havre, tous les spectacles d'hier ont été supprimés.

(VOIR LA SUITE EN 3e PAGE)

Pour tenir chaud aux Poilus

Interrogé sur le point de savoir si toutes les mesures avaient bien été prises pour que nos poilus n'aient pas trop à souffrir de la rigueur de l'hiver dans les tranchées, le ministre de la Guerre a répondu que, dès le 15 octobre, des approvisionnements de vêtements chauds ont été réunis dans les entrepôts d'habillement pour être distribués aux armées sur leurs demandes et de façon que chaque homme du front puisse recevoir une collection d'effets chauds composée d'un tricot, jersey ou chandail, d'une paire de gants fourrés, d'une ceinture de laine ou de flanelle, d'un cache-nez ou passe-montagne, de deux chemises et de deux caleçons en flanelle et de deux paires de chaussettes de laine.

Un approvisionnement de chaussures spéciales de tranchées consistant en bottes à semelles de bois et tige de toile solide imperméabilisée, montant jusqu'au dessus du genou et se portant par-dessus le brodequin a été, en grande partie, distribué aux armées. Les magasins sont en mesure de faire face à tous les besoins.

Les armées ont à leur disposition plus de deux couvertures par homme. Il y avait au 15 novembre, tant dans les entrepôts d'habillement que dans les magasins de réserve, plus de 800.000 couvertures susceptibles d'être envoyées au front à la première demande.

850.000 sacs de couchage et 500.000 enveloppes de paillasses ont été tenus à la disposition des généraux commandant les armées qui en règlent l'usage selon les circonstances.

En ce qui concerne le chauffage des tranchées, il a été donné satisfaction à toutes les demandes de braseros et poêles. On dispose, au surplus, d'une réserve pour satisfaire les besoins nouveaux.

L'avenir des mutilés de la guerre

L'Œuvre de l'Avenir des Mutilés de la Guerre, 2, place Possoz, dont le comité est formé des dames bien connues de la société française et des colonies anglaises et américaines, ayant comme présidente Mme la comtesse de Hédouville, informe les personnes charitables qui ont répondu à son appel que depuis le mois d'octobre dernier les sommes recueillies ont permis de commencer la rééducation de soldats mutilés et de les pourvoir de membres artificiels que nécessite leur mutilation ; elle a pu également leur donner des situations conformes à leur condition.

L'Œuvre ne se contente pas d'aider matériellement ses protégés, elle se fait un devoir de les suivre et de les entourer d'une aide morale dont elle a obtenu jusqu'ici les meilleurs résultats.

Prière de porter à la connaissance de l'Œuvre les places vacantes de garde de propriétés, garde-chasse, etc., qui conviennent surtout aux soldats n'ayant l'usage que d'un bras.

Les hôteliers veulent faire des élèves

Dans sa dernière séance, le comité de l'Union nationale des syndicats hôteliers, a décidé de publier une brochure destinée à faire apprécier aux enfants des écoles primaires les avantages de la profession.

Il demande que soient créées dans les écoles primaires supérieures ou dans les écoles pratiques de commerce une section hôtelière dont le programme sera un complément des matières générales enseignées dans les écoles, et une école nationale supérieure de l'industrie hôtelière.

La question des loyers

Les propriétaires protestent contre les décrets moratoires

L'association de Défense mutuelle des Propriétaires donnait, hier après-midi, dans la salle des Fêtes du *Petit Journal*, une grande réunion à laquelle assistaient environ six cents de ses membres, et au cours de laquelle M. Lairolle, député des Alpes-Maritimes, fit une conférence fort documentée sur la situation des propriétaires, au point de vue du droit et au point de vue du préjudice qu'ils ont subi du fait de la guerre.

A l'issue de cette conférence, les propriétaires présents votaient à l'unanimité, l'ordre du jour suivant :

Après avoir entendu le rapport du bureau de l'Association sur la solution du moratorium des loyers et l'exposé, par M. le député Lairolle, de son amendement à l'article 33 du projet de loi de M. Ignace, déclarent approuver les conclusions du rapport et le texte de l'amendement ;

Ils expriment leur désir de voir cesser, dans le plus bref délai, le régime de moratoria et d'y voir substituer une loi reposant sur les principes de justice et d'équité, en tenant compte des situations malheureuses créées par la guerre et des infortunes imméritées survenues par son fait ;

Que la situation des mobilisés, des veuves et des enfants des mobilisés, en défendant le sol sacré de la Patrie, des mutilés, en un mot de toutes les victimes directes de la guerre, soit l'objet d'attentions spéciales de la part du législateur ;

Mais aussi une loi qui ne puisse servir de refuge aux locataires, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, qui, pouvant payer leurs loyers, refusent de s'en acquitter ;

Une loi permettant de soumettre à des tribunaux spéciaux, jugeant comme arbitres en dernier ressort, et sans frais, les difficultés que son application peut soulever ;

Une loi, enfin, qui fixe, dans son texte même, les propositions dans lesquelles le montant des pertes de loyers provenant du fait de la guerre sera mis à la charge de la collectivité ainsi que le mode de réparation de ces pertes.

Une délégation composée de membres de l'association sera ultérieurement chargée de présenter le rapport et l'ordre du jour ci-dessus aux pouvoirs publics.

Les locataires demandent sa prorogation

Le Comité de défense des locataires de Paris et du département de la Seine, commerçants, industriels, représentants ou exerçant des professions s'y rattachant, siège, 14, rue de Strasbourg, Paris, a adressé au garde des Sceaux ; au président de la Commission de législation civile et criminelle, M. J. Cruppi ; au président du groupe des députés de la Seine, M. Goussier, une requête demandant :

Qu'en raison de la date prochaine du terme de janvier, le moratorium des loyers soit prorogé de trois mois sans qu'il soit fait état de l'importance du prix du loyer, celui-ci étant subordonné aux exigences de la profession et non aux moyens pécuniaires du locataire ;

Que pendant la durée de la guerre aucun jugement ordonnant l'expulsion d'un locataire ne puisse être prononcé, attendu que les lieux loués, quelle que soit leur destination, mais surtout s'ils servent à l'exercice d'un commerce, d'une industrie ou d'une profession libérale, constituent toujours une valeur de pas de porte ; que c'est sur cette valeur que fournisseurs et entrepreneurs aujourd'hui mobilisés se sont basés, avant la guerre, pour accorder du crédit ; que tout jugement ordonnant l'expulsion fait disparaître le gage au moment où le créancier mobilisé se trouve dans l'impossibilité de défendre ses propres intérêts en aidant son débiteur à sortir d'embarras.

Ce que demandent les médecins

Le Conseil d'administration de l'Union des syndicats médicaux de France, après étude des divers projets soumis au Parlement sur la question des loyers des mobilisés et des non-mobilisés,

Se rallie, à l'unanimité, au projet rapporté par M. Ignace, député, et demande au Parlement de l'approuver sous les réserves suivantes :

1° Ajouter à l'art. 9 l'amendement suivant : Sont de droit résiliés, à la demande du locataire qui remplira les conditions indiquées au paragraphe ci-dessus, tous les baux ou locations verbales consentis ou acceptés antérieurement à la déclaration de guerre, qui n'auront pu, du fait de celle-ci, être suivis d'un commencement d'exécution (médecins sur le point de s'installer, etc.) ;

2° Que les décisions rendues par le tribunal prévu dans le rapport publié à l'annexe 1212, page 990 de l'*Officiel*, puissent être soumises à une juridiction d'appel et que les frais de procédure devant cette deuxième juridiction soient réduits au minimum.

Pour les délits de boissons la réglementation s'adoucit

Peu à peu, certaines des prescriptions de l'arrêté relatif aux spiritueux ont été, comme d'elles-mêmes, adoucies et corrigées par l'usage ; c'est ainsi que dans le secteur des Halles, les travailleurs des pavillons et du carreau peuvent, sans encourir de contravention, aromatiser les boissons chaudes qui sont nécessaires à leur dur labeur, le matin, entre 4 et 8 heures, et dans tous les restaurants, les femmes pouvant, aux heures des deux principaux repas, se faire servir un petit verre, considéré ainsi comme un accessoire de la nourriture.

Les représentants des divers syndicats des boissons et spiritueux seront à nouveau reçus ce matin à la Préfecture de police.

Au Fil de l'Heure

« Nous aurions préféré écraser l'armée serbe que de l'obliger à se retirer — du moins en partie — sur les montagnes de l'Albanie. »

Qui parle ainsi ?

Le major Moraht, critique militaire en Pangermanie.

Le fait est que les Allemands ont cherché à écraser l'armée française, l'armée russe, l'armée serbe, et qu'ils n'ont pas du tout réussi en France, très peu en Russie, incomplètement en Serbie, où ils avaient cependant une énorme supériorité numérique.

Or, tous les théoriciens de la stratégie enseignent que le but de la guerre est l'anéantissement des armées ennemies.

Bien que le major Moraht pense comme eux, je ne suis pas sûr qu'il ait raison.

Supposez que le blocus franco-anglais ait été plus absolu, plus efficace, et qu'il ait privé l'Allemagne de cuivre ou de coton. Nous aurions atteint notre but sans anéantir l'armée allemande.

Je vais plus loin : il est fort possible qu'avec le système de la nation armée, avec la forme actuelle de la guerre, conditionnée par les moyens matériels, l'anéantissement ne soit plus qu'une solution exceptionnelle.

Il est possible qu'il faille en revenir aux conceptions de la guerre sous Louis XIV, d'une part : guerre de sièges, guerre de gages.

Et, d'autre part, il est possible qu'il faille établir les principes d'une stratégie nouvelle : la stratégie de l'usure.

Le premier principe de cette stratégie sera de faire vivre la nation derrière son armée.

UN SPECTATEUR.

LES CONVOCATIONS de la classe 1917 et des services auxiliaires

Il résulte, de plusieurs articles de presse que, dans certains milieux, on semble ne pas s'expliquer la nécessité, au moment où la classe 1917 va être appelée, de convoquer également des hommes du service auxiliaire de classes relativement anciennes.

Ces deux mesures sont tout à fait indépendantes l'un de l'autre et répondent à des besoins différents.

L'appel de la classe 1917 a pour but de commencer suffisamment tôt l'instruction de cette classe pour qu'elle soit utilisable, à toute éventualité, dès le printemps prochain ; il constitue une simple mesure de prudence et de précaution.

D'autre part, de nombreux employés du service armé n'ont pu être encore remplacés par des auxiliaires, comme le prescrit la loi du 17 août 1915, et l'augmentation de la main-d'œuvre des usines travaillant pour la défense nationale exige un accroissement du personnel de ces usines.

C'est pour satisfaire à ces besoins que le ministre a autorisé les commandants de région à faire de nouvelles convocations d'auxiliaires jusqu'à la classe de 1891 inclus, ces hommes étant appelés individuellement, au fur et à mesure des besoins et en commençant par les plus jeunes.

Seule la préoccupation de permettre d'achever les travaux agricoles dans les meilleures conditions possibles a retardé jusqu'à ce jour ces convocations d'auxiliaires qui ne pouvaient être ajournées plus longtemps.

L'administration militaire se rend d'ailleurs parfaitement compte des inconvénients qu'il y aurait à appeler sans délai des hommes de classes anciennes, commerçants, industriels, etc..., et des instructions ont été données pour qu'en principe, et sauf des cas exceptionnels, les intéressés soient toujours prévenus à l'avance et dans tous les cas 10 jours au moins avant la date de leur mise en route.

Ce délai minimum sera porté incessamment à 15 jours.

Contre la vie chère

Les Syndicats ouvriers sont résolus à mettre toute leur puissance en œuvre « pour que cesse le scandale de la vie chère ». Pour discuter de cette grave question une réunion s'est tenue hier après-midi, dans la maison des Syndicats, où jadis furent décidées tant de grèves célèbres. Des militants de la Confédération générale du travail, MM. Bled, Luquet, Maxence Rolds, Gaston Lévy, Jouhaux, exposèrent les raisons de la vie chère : l'augmentation considérable du prix de certaines denrées indispensables n'est justifiée nullement par les circonstances actuelles. Les combinaisons des spéculateurs et les agioteurs en sont plutôt la raison.

Auditeurs et orateurs décidèrent « qu'il appartient à la classe ouvrière organisée de manifester de la façon la plus énergique sa volonté de voir prendre au plus tôt les dispositions nécessaires pour que la population ne supporte pas plus longtemps les exigences immorales de ceux qui entendent exploiter la guerre à leur profit. »

EMPRUNT NATIONAL 5 0/0

Souscrivez sans délai à l'emprunt de la Défense Nationale.

La Rente Française est le plus avantageux et le plus sûr des placements.

La Rente Française est garantie par la signature collective de la nation.

Si vous avez des Bons de la Défense Nationale, remettez-les aux guichets de l'Emprunt et demandez de la *Rente Française* 5 %.

Avec un bon échu de 500 francs, versez 374 fr. 50 : vous aurez un titre de cinquante francs de rente annuelle, inconvertible pendant quinze ans, insaisissable et exonéré d'impôt.

Avec un bon de 1.000 et un versement de 47 francs, vous aurez un titre de 60 francs de rente annuelle.

Avec un bon de 10.000 francs et un versement de 33 fr. 75, vous aurez une rente de 575 francs par an.

La Rente Française sert de caution à tous ceux qui ont besoin de crédit. La Banque de France fait des avances de 75 % sur les titres libérés.

La Rente Française est négociable dans toutes les Bourses de valeurs et par l'entremise de tous les comptables du Trésor.

Mobilisez vos capitaux et vos revenus !

Répondez à l'appel de la France !

Souscrire à l'Emprunt, c'est servir son pays.

Les Mutualistes

Le Conseil général d'administration de l'importante Société de Retraites « La Boule de Neige » vient de décider de souscrire à l'Emprunt National pour la somme de quinze millions et il invite tous les sociétaires à contribuer de tous leurs efforts et de tous leurs moyens au succès de cet emprunt qui doit hâter la victoire.

D'autre part, le Conseil d'administration de l'Association des Comptables du département de la Seine, société de secours mutuels, a décidé de souscrire, au nom de cette Association, à l'Emprunt National, pour 80.000 francs de rente.

De son côté, le Conseil d'administration de la Société Philanthropique de Saône-et-Loire, réuni sous la présidence de M. Emile Mazoyer, a décidé de prélever sur les fonds libres de cette œuvre une somme de 21.000 francs pour souscrire à l'emprunt.

La Journée cinématographique du Poilu

Comme suite à une réunion tenue en octobre dernier, le Syndicat français des Directeurs de cinématographes et la Chambre syndicale de la Cinématographie et des industries qui s'y rattachent, se sont réunis en réunion plénière au Palais des Fêtes de Paris, 199, rue St-Martin, sous la présidence de MM. Léon Brézillon et Jules Demaria, et ont décidé d'organiser le mardi 21 décembre : « La Journée Cinématographique du Poilu ».

Ce jour-là, tous les cinémas verseront leur recette intégrale à l'œuvre de « La Journée du Poilu » ; une souscription organisée entre tous les directeurs a déjà produit plus de 60.000 francs ; en outre, un grand gala cinématographique aura lieu en matinée au Gaumont-Palace, place Clichy, avec un programme merveilleux, absolument inédit, la musique de la Garde républicaine y prêtera son concours.

AU CHATELET

Les Exploits d'une petite Française, *pièce en quatre actes et vingt-trois tableaux, de MM. Victor Darlay et Henry de Gorsse.*

Tout ce que peut l'héroïsme d'une petite Française pas plus haute que cela, le Châtelet nous l'expose.

Mlle Mariette, par devoir patriotique et par amour pour un bon garçon dénommé Coquillet, lutte victorieusement contre un espion terriblement audacieux et puissant, le colonel von Blitz, du grand état-major allemand et finalement le précipite dans une énorme cuve où le métal est en fusion. Il n'en reviendra pas, vous le concevez et, en même temps que lui, les flammes dévoreront le secret du terrible explosif la poudre bleue, secret qu'il a volé au jeune Français Jacques Bréville, héritier de l'inventeur Pierre Verneuil.

La prise et la reprise du document formulaire de la poudre bleue constitue le sujet de la pièce, c'est comme le ballon que les joueurs se renvoient. Bien souvent le public se demande de quel côté il arrivera et cette incertitude qui prouve l'habileté des auteurs crée l'intérêt de leur œuvre. Notez qu'il n'est point indifférent de voir de beaux décors, des ballets réglés de façon pittoresque ; d'assister à la prise d'un paquebot par l'*Emden* et surtout à la remise de la Croix de guerre devant les troupes rassemblées à la vaillante petite Française ; comme chante Polin, ça vous fait tout d'mêm' quelque chose, le patriotisme sincère et sans emphase qui se révèle dans ces quatre actes, a certainement beaucoup contribué à leur succès.

M. Duquesne a joué avec une sobre distinction le rôle du colonel espion, Mlle Gaby de Morlay s'acquitte avec beaucoup de gentillesse d'un rôle assez lourd ; MM. Gorby et Louis Déan montrent de la fantaisie, M. Albert Dieudonné de la chaleur et Mlle Germaine Moncray de l'émotion.

Georges Boyer.

L'ATTRIBUTION de la Croix de Guerre

Nous recevons de M. Alfred Girod, député, qui est en même temps, on le sait, un de nos meilleurs aviateurs militaires, la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

» Je vous serais personnellement reconnaissant d'insérer ce qui suit :

» Nombre de personnes ont imaginé que par le dépôt des amendements à la proposition Bonnefous relatifs aux vols dans la zone de l'intérieur et aux distinctions à accorder aux médecins, infirmiers et infirmières dans cette zone, j'étais en désaccord avec l'auteur de la proposition et que je voulais diminuer la valeur de la Croix de guerre en la prodiguant.

» Je proteste avec énergie contre pareilles suppositions.

» Je sais ce qu'est la Croix du courage. Je sais ce que vaut le sang français.

» Je sais aussi que c'est d'abord aux tranchées, *d'abord aux poilus*, que la Croix de guerre doit aller. Et c'est cela que nous avons dit, d'un commun accord, dans la nouvelle proposition Maginot, Bonnefous, Girod et quelques-uns de nos collègues.

» Mais je sais aussi qu'un militaire blessé, blessé dans la masse et non cité parce que dans la masse, qui vient dans l'aviation pour servir encore son pays par les seuls moyens qui lui restent, et qui se tue sur un champ d'aviation de l'intérieur, meurt pour son pays, au champ d'honneur. Pourquoi refuserions-nous de déposer la Croix de guerre sur son tombeau ?

» Pourquoi refuserions-nous, dans un cas analogue, la Croix du courage à la mémoire de l'infirmière ou du médecin qui s'expose dans une salle de contagieux et y laisse sa vie ?

» Voilà des exemples. C'est cela, *et pas autre chose*, que j'ai visé. Et tous mes collègues l'ont compris aussi en me donnant satisfaction dans un texte nouveau.

» Mes amendements visent l'exception. La règle reste : l'insigne du courage à ceux du front, à ceux qui se battent, à ceux qui souffrent et font la France plus glorieuse !

» Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

» Adolphe GIROD,
» *Député, pilote-aviateur.* »

L'Amicale de la Préfecture de Police a tenu son assemblée générale

La Société Amicale et de Prévoyance de la préfecture de police a tenu, hier après-midi, dans la salle Richelieu, à la Sorbonne, son assemblée générale annuelle. En raison des circonstances, la réunion a conservé un caractère de stricte intimité et aucune invitation n'avait été lancée en dehors des membres de l'Association.

M. Mabilleau, directeur du musée social et de la mutualité au ministère de l'Intérieur, président, ayant à ses côtés M. Rebondin, président de l'Association ; M. Laurent, préfet de police ; Paoli, secrétaire général ; Mouton, directeur de la police judiciaire ; Chanot, directeur et Paul Guichard, directeur-adjoint de la police municipale et tous les hauts fonctionnaires de la préfecture de police.

Après avoir souhaité la bienvenue à M. Mabilleau, M. Rebondin a annoncé que la Société avait décidé de prélever 1.700.000 francs pour souscrire à l'Emprunt de la Victoire.

M. Laurent, préfet de police, a fait ensuite l'éloge de l'Association et adressé un salut cordial aux fonctionnaires, agents et employés de la préfecture de police qui font leur devoir au front.

Enfin, M. Mabilleau, après avoir donné de sages conseils à la Société, s'est plu à rendre justice à sa bonne gestion et assuré les agents de la reconnaissance de la population parisienne.

Échos et Nouvelles

Il y a un an : 13 *décembre.* — Nous repoussons deux attaques aux extrémités du front, au nord-ouest d'Ypres et à la gare d'Aspach. — Nous détruisons un ouvrage allemand près d'Ailles et nous nous emparons dans le bois de Mortmare (Woëvre) d'une tranchée de plusieurs centaines de mètres. — Progrès en Alsace.

Les Serbes rentrent à Belgrade.

Deux torpilleurs autrichiens heurtent des mines au large de Pola. — Un vieux cuirassé turc, commandé par des Allemands, est également coulé dans les Dardanelles par un sous-marin anglais.

Le Comité catholique de propagande française à l'étranger fait éditer sous le titre : *la Guerre allemande et le catholicisme*, un nouvel ouvrage destiné à éclairer l'opinion des catholiques des pays neutres.

Dans la jolie petite église catholique anglaise de l'avenue Hoche, toute décorée et fleurie, une statue de Jeanne d'Arc et un autel érigé en son honneur dans une chapelle spéciale, grâce aux libéralités d'une Américaine anonyme, ont été solennellement inaugurés hier. Le R. P. Mac Darby a fait l'apologie de notre héroïne nationale et les enfants d'une école voisine ont chanté l'*Hymne à Jeanne d'Arc*.

FEUILLETON du Petit Journal du 13 Décembre 1915

—30— (*)

Sainte Russie

PREMIÈRE PARTIE

LE PREMIER AMOUR

XI (*Suite*)

Le nid

La mère Pajot s'effara :

— Sa femme de chambre ? Elle a une...

— Dame, oui ! Elle est assez riche pour ça... Te frappe pas ! Je vais te dire les choses : Offre-nous une bolée de cidre pour m'aider...

— Tout de suite ! Viens ! Viens !... Venez aussi, mademoiselle... Comment l'appelles-tu, la femme de chambre ?

— Rouchka.

— Rouchka ?... C'est pas un nom de chez nous...

— Non, c'est russe ; nous arrivons de Russie, de Saint-Pétersbourg...

— Toi !... tu arrives...

— *Da ! Da !* fit maman Crépon, employant à dessein un des mots de son vocabulaire russe. Da ! C'est un mot de là-bas qui veut dire oui. J'en arrive, même que j'y ai passé cinq grands mois.

— Ah ! cette Célestine !... Eh bien ! Ça ne m'étonne pas de toi ; je m'étais toujours dit qu'il t'arriverait des choses extraordinaires ! Dis donc, j'y pense...

— Attends ! Laisse-moi goûter ton cidre...

Maman Crépon s'était assise et s'emparait de la bolée que lui versait la camarade.

— Il est toujours bon ! bien meilleur qu'à Paris... Là ! maintenant, tu peux continuer. Qu'est-ce que tu voulais me demander ?

— C'est à propos de ton voyage en Russie : tu viens peut-être faire une visite aux nouveaux propriétaires du château, des Russes ; il paraît que ce sont des Russes, un prince et une princesse...

Maman Crépon coula un regard vers Rouchka, pour lui signifier :

— Attention à la surprise !

Et elle répondit :

— Tu as deviné, je viens pour les nouveaux châtelains, le prince et la princesse.

— Tu les connais ?

— Un peu. C'est moi qui leur ai fait acheter le château ; j'avais envie d'y finir mes jours, alors j'ai trouvé ce moyen...

— Tu as trouvé... Tu vas donc t'y installer ?

— Je viens pour ça, avec la femme de chambre que voici... la femme de chambre de la princesse...

— De la princesse !... Qu'est-ce que tu me dis là ? Ce serait donc ta Madeleine... qui serait la princesse ?

La mère Pajot regardait tour à tour, avec des yeux qui doutaient encore, maman Crépon et Rouchka.

— Mon Dieu ! Oui, c'est elle, la princesse, répondait la mère de Mado. Nous avons célébré le mariage il y a huit jours, là-bas, à Saint-Pétersbourg ; nous sommes partis tout de suite pour Paris, en voyage de noces, et je viens voir si le château est prêt à recevoir mon joli petit ménage...

Marie Pajot avait joint les mains.

— Pas possible !... Pas possible !... Tu me fais un conte ! Madeleine, ta fille, princesse et châtelaine, ici...

— Voilà ! Tu es comme moi, ma pauvre Marie, tu ne peux pas y croire ! Tu t'y habitueras, va ! Moi, je m'y suis habituée très vite. Pour commencer tu vas nous conduire au château, et tu te rendras compte que ce n'est pas une histoire de vieille fée ; c'est la vérité toute pure... Allons ! prépare-toi ; tu nous donneras un coup de main là-haut ; il faut que tout soit rangé pour demain, mes enfants sont impatients d'être chez eux, dans leur joli nid...

La Normande, forcée de prendre la chose au sérieux, levait les bras au ciel :

— Cette Célestine tout de même ! Cette diablesse de Célestine ! J'avais raison de le dire qu'il t'arriverait des choses extraordinaires !

— Eh bien ! Et toi donc, ma vieille camarade : tu vas être au château comme chez toi...

— Oh ! je n'oserai jamais... S'il n'y avait que la princesse, ta fille, je ne dis pas ; mais le prince...

— C'est un amour, le prince : il fait tout ce que je veux... La preuve, ce château que je lui ai fait acheter. Et tu sais, c'est pour Madeleine qu'il l'a acheté ; il lui en a fait cadeau le jour du mariage ; et c'est chez ma fille que tu entreras, quand tu monteras au château... Eh bien ! Eh bien ! Est-ce que tu es prête ?

— Excuse-moi ; j'en suis si bouleversée que je ne trouve plus mon bonnet !

Elle avait l'air, en effet, toute troublée, la Normande

— Ah ! le voici, mon sacré bonnet...

Maman Crépon achevait sa bolée de cidre.

— Il est décidément très bon, tu sais, ton cidre... n'est-ce pas, Rouchka ? Si tu en as une pièce de trop, tu la feras monter au château ; je te l'achète... Et, à propos, il nous va falloir du vin aussi, et des légumes, et un tas de choses pour la cuisine et la table. Le boucher, le boulanger, l'épicier... tu vas nous choisir les fournisseurs, toi qui n'as pas quitté le pays et qui connais encore tout le monde, et tu t'arrangeras pour y trouver ton beurre...

— Oh ! gagner sur toi, tu n'y penses pas, Célestine !

— Mais si ! mais si !... il faut que tu profites de ça, raisonnablement, bien entendu, pas trop mais assez pour y trouver ton beurre, je te dis...

La mère Pajot s'obstina dans sa résistance :

— Rien du tout ! je ne veux pas gagner sur toi...

Maman Crépon n'insista plus. Elle croyait bien connaître la camarade et se disait :

— Elle a son idée de derrière la tête, quelque autre chose à me demander...

Elle ne se trompait pas.

— Ce sera comme tu voudras, conclut-elle ; mais si je peux, de mon côté, te faire plaisir... ne te gêne pas avec moi ! je tiens absolument à te faire profiter de ma nouvelle position...

— Je sais que tu as bon cœur, murmura Marie Pajot.

Des appétits s'éveillaient dans ses yeux fins de Normande ; elle ouvrit la bouche pour exprimer quelque désir et commença :

— Justement, je voulais te demander...

Mais elle s'arrêta : le morceau à obtenir devait être de forte taille...

— Tu peux parler, encouragea maman Crépon : qu'est-ce que tu désires ?

— Rien... Plus tard... un de ces jours... Ça ne presse pas. Montons au château.

— Montons, mais tu vas me dire en route ce que tu veux.

Conduites maintenant par la mère Pajot, maman Crépon et Rouchka regagnèrent la station du chemin de fer, traversèrent la voie et attaquèrent le coteau de Courcerault, en haut duquel le château dormait dans son lit d'arbres et de verdure.

Marie Pajot était revenue d'elle-même à la question :

— Ce que j'ai à te demander, je vais te le dire, puisque tu y tiens. D'abord, c'est entendu, je me charge des fournisseurs, pour rien, en amie... ce n'est pas un travail, ça ! Par exemple, ce qui en serait un, c'est ce qui m'est venu à l'idée tout à l'heure...

— Voyons ça !

—Tu dois savoir qu'il y a autour du château un assez beau domaine qui fait partie de la propriété...

— Je sais ça, en effet, par le notaire.

— Eh ben ! ce domaine, il s'agit de le faire produire ; il va vous falloir prendre quelqu'un qui s'entende à la culture et sache tirer parti de tout...

— Un régisseur, quoi !

— C'est ça, et si vous n'avez encore arrêté personne...

— Non, pas encore, mais je crois bien que ça ne traînera pas, fit maman Crépon en riant...

Et comme Marie Pajot se laissait voir déçue :

— Je connais quelqu'un qui se chargerait volontiers d'être notre régisseur... Ce n'est qu'une femme, mais elle s'y entend comme un homme et elle a toute ma confiance.

— Ah !... Ah !... fit Marie Pajot... Tu connais... une femme comme ça...

— Mais oui, et tu la connais aussi, toi, et bien mieux que moi !

Et riant toujours, maman Crépon lâcha :

— Tu ne vois donc pas que c'est toi, grosse bête !

—Moi... moi... tu veux bien !... Ah ! Célestine !

La Normande se jetait au cou de sa camarade d'enfance :

— Célestine ! Célestine !...

— Hé là ! tu vas m'étouffer ! C'est réglé, tu seras notre régisseur ! Je te ferai confirmer ça demain, dès l'arrivée du prince et de ma fille... Et, sans plus attendre, tu vas entrer en fonctions et nous faire visiter le château : nous y voici !

L'ascension du coteau était terminée ; on arrivait à la grille du château.

— Sonne ! Il y a un gardien, je pense ?

— Oui, un domestique que je connais.

Marie Pajot sonna, le gardien vint ouvrir.

Elle annonça :

— La mère et la femme de chambre de la nouvelle châtelaine... Elles viennent visiter, s'assurer que tout est prêt pour recevoir le prince et la princesse...

Le gardien fit une courbette en bredouillant un compliment, et il s'offrit à diriger cette première visite :

— Tout est prêt, absolument prêt ; comme ces dames doivent le savoir, le château a été vendu tout meublé... Mais si ces dames le permettent, je les accompagnerai pour leur donner les explications. Voici d'abord la salle à manger...

Une vaste pièce avec une cheminée monumentale que décoraient des trophées de chasse.

PAUL SEGONZAC.

(La suite à demain.)

(*) Traduction et reproduction interdites.

DERNIÈRE HEURE

L'armée grecque évitera tout contact avec les Bulgares

(De notre envoyé spécial)

Salonique, 10 Décembre (arrivée le 12.)

Le journal l'*Opinion* publie la nouvelle suivante : « Le colonel Pallis, parlant au nom du gouvernement grec, a officiellement déclaré au général Sarrail que si l'armée bulgare juge utile de franchir la frontière grecque pour poursuivre l'armée alliée, l'armée grecque, afin d'éviter tout contact dangereux, se retirerait devant les forces bulgares. » A. L.

Allemands et Bulgares bombardent Guevgheli

Athènes, 12 Décembre.

On mande de Salonique que les habitants de Guevgheli évacuent rapidement la ville que les Bulgares et les Allemands bombardent. Les troupes ennemies se trouvent à six kilomètres de la ville. L'occupation de Guevgheli par les Bulgares est considérée comme imminente.

Sur le front anglais, dans le secteur de Doiran, violent combat d'artillerie. Les Anglais se replient en bon ordre suivant le plan établi par les deux états-majors alliés.

La situation des Anglais s'est améliorée

Salonique, 12 Décembre.

Une action intense continue sur le front des Alliés où les Bulgares attaquent en masses profondes. La retraite des Alliés se poursuit méthodiquement.

La situation des Anglais au nord de Doiran s'est sensiblement améliorée grâce à l'arrivée sur les lieux de combats de renforts partis de Salonique.

De nouvelles troupes anglaises débarquent tous les jours.

8,000 Bulgares mis hors de combat

Genève, 12 Décembre.

De nombreux régiments serbes ont pu rejoindre les troupes alliées au sud-ouest de Doiran.

8.000 Bulgares ont été mis hors de combat au nord de Djakova où la résistance des Alliés a eu un plein succès. Toutes les attaques ennemies ont été repoussées sur le Vardar et la ligne de Salonique. — E.

Le territoire grec assuré aux troupes serbes

Zurich, 12 Décembre.

Suivant le « Nouveau Journal de Vienne », le général Sarrail et le généralissime grec auraient décidé que les troupes serbes qui ne peuvent se retirer en Albanie ou à Resna, pourront passer sur le territoire grec pour se rendre à Salonique.

La Grèce et les Alliés

Athènes, 11 Décembre.

Le gouvernement a remis à la presse le communiqué officiel suivant :

« Hier dans l'après-midi, les ministres de la Quadruple-Entente ont rendu visite au président du Conseil avec qui ils ont procédé à un échange de vues au sujet des négociations engagées à Salonique entre les autorités militaires grecques et alliées sur des questions militaires locales.

» Ces négociations sont entrées dans la voie d'une solution définitive. ». — (Havas.)

(*De notre correspondant particulier*)

Athènes, 11 Décembre.
(arrivée le 12.)

Les pourparlers en cours entre la Grèce et l'Entente au sujet des facilités réclamées par les Alliés pour leurs troupes en Macédoine sont entrés, depuis hier, dans la voie de l'arrangement. Ce résultat est dû à l'esprit de conciliation dont on fit preuve de part et d'autre.

Il reste encore en suspens quelques questions de détails techniques, dont le règlement n'inspire aucune inquiétude. Le règlement de ces questions est confié, à Salonique, au colonel de l'état-major grec Pallis, qui travaille en collaboration avec l'état-major des Alliés. Le gouvernement grec a même transmis, aujourd'hui, au colonel Pallis ses instructions pour hâter les négociations. — B.

54,000 morts et 147,000 blessés

(*De notre correspondant particulier*)

Genève, 12 Décembre.

La guerre de Serbie coûte aux Allemands : 27.000 morts, 43.000 blessés, 47.000 malades. Aux Autrichiens : 23.000 morts, 59.000 blessés, 51.000 malades. Aux Bulgares : 11.000 morts, 32.000 blessés, 8.000 malades. Aux Mahométans : 3.000 morts et 14.000 blessés.

De graves dissensions ont éclaté entre les officiers bulgares et allemands. — E.

YUAN-SHI-KAI empereur de Chine ?

Yuan-Shi-Kaï, depuis 1911, est président de la République chinoise. Mais Yuan-Shi-Kaï rêva bientôt de transformer tout doucement la nouvelle république en monarchie.

Aujourd'hui des dépêches nous apprennent que le président de la République chinoise devient empereur.

New-York, 12 Décembre.

Selon une dépêche de Pékin, le conseil d'Etat, après avoir voté le changement de gouvernement, a prié Yuan-Shi-Kaï de prendre le trône. Yuan-Shi-Kaï a d'abord refusé ; mais, le trône lui ayant été offert une seconde fois, il a accepté, faisant toutefois cette réserve qu'il continuerait à agir en qualité de président jusqu'à un moment favorable au couronnement.

D'ailleurs il convient de remarquer que le Japon a pris position sur cette question et a fait connaître à la Chine qu'il ne pourrait rester indifférent devant la transformation projetée.

Le ministère espagnol et la question extérieure

(*De notre correspondant particulier*)

Madrid, 12 Décembre.

Les libéraux remplacent au pouvoir les conservateurs de la nuance de M. Dato. L'événement était loin d'être inattendu, d'abord parce que la question économique, chaque jour plus menaçante, rendait difficile l'attitude expectante du président du Conseil, ensuite et surtout parce qu'il existe en Espagne une vieille tradition parlementaire qui veut que, de deux ans en deux ans, libéraux et conservateurs alternent au pouvoir ; d'où le nom de « partis tournants » donné à ces deux groupements politiques.

Ce qui nous préoccupera en France, c'est de savoir quelle sera l'attitude du nouveau ministère vis-à-vis des puissances belligérantes. Il est particulièrement important de se mettre dès maintenant en face des réalités et de ne pas concevoir d'espérances que l'avenir se chargerait vite de transformer en déception. Evidemment le comte Romanones apporte au pouvoir des conceptions libérales qui ne peuvent qu'être en harmonie avec les principes au nom desquels les Alliés luttent contre la plus formidable poussée de barbarie rétrograde que le monde ait jamais vue. D'autre part, il n'est pas inopportun de rappeler que, le 18 avril dernier, dans son discours des Baléares, le leader libéral a fait valoir la nécessité pour le gouvernement d'Alphonse XIII de maintenir avec la France les traditionnelles relations d'amitié qu'une récente communauté d'intérêts en Afrique a rendues plus nécessaires encore.

Mais ceci dit, il ne faut pas oublier que la neutralité la plus stricte s'imposera au gouvernement de M. Romanones comme elle s'est imposée à celui de M. Dato. Autre chose est d'éprouver à l'égard des Alliés une sympathie d'ordre idéal et sentimental, autre chose est de faire passer cette sympathie dans les réalités politiques. L'Espagne est neutre, on ne saurait trop le répéter, parce qu'elle n'a ni motifs impérieux d'intervenir dans le conflit, ni moyens économiques ou militaires de le faire, ni unité morale qui lui permette de créer, en faveur de l'un ou l'autre des groupes belligérants, un mouvement d'opinion comparable à celui qui a dressé l'Italie en face de ses alliés de la veille.

M. de Romanones sera donc le continuateur scrupuleux de la politique extérieure de M. Dato, politique qui a pu paraître à certains un peu timorée, mais qui est la seule politique possible ici à l'heure actuelle. L'Espagne a décidé de « passer » dans le conflit européen. Elle passera jusqu'au bout.

Au demeurant, nous n'avons qu'à nous louer de la parfaite correction du cabinet démissionnaire à notre égard. M. Dato s'est toujours conduit dans les questions diplomatiques avec une courtoisie de parfait gentleman. Il n'y a aucune raison de douter qu'il en soit de même dans nos rapports avec les nouveaux ministres, qui, pour n'être pas tous partisans des Alliés, n'en ont pas moins pris le pouvoir avec le ferme propos de tenir la balance égale entre les deux groupes de puissances belligérantes.

Canonnières turques COULÉES par des torpilleurs russes

Le communiqué officiel russe en date du 12 décembre rapporte en ces termes un heureux exploit des torpilleurs russes :

Dans la mer Noire, le 10 décembre, près de l'île de Kephken, à l'est du Bosphore, trois de nos torpilleurs, après un combat d'artillerie, ont détruit deux canonnières turques. Nous n'avons eu aucune perte. Les mêmes torpilleurs ont détruit également un grand voilier.

Le ministère Salandra obtient une énorme majorité

Rome, 12 Décembre.

M. Salandra a prononcé à la Chambre un beau discours au cours duquel le président du Conseil a déclaré, aux applaudissements unanimes des députés, que « le cœur de la nation bat à l'unisson de son armée et de son roi ».

Le président du Conseil fait ressortir la haute signification italienne de la nomination de M. Barzilaï comme ministre. (Applaudissements dans toute la Chambre ; cris de : « Vive Trieste ! »)

On acclame M. Salandra. « Le cri de : Vive Trieste ! dit-il, est celui que j'ai entendu retentir de Milan à Palerme ; c'est le cri de l'âme italienne. » (Très vifs applaudissements ; cris répétés de : « Vive Trieste ! »).

Il reconnaît que le ministère n'est pas la patrie. Les ministères passent ; la patrie est immortelle. Le devoir de la Chambre est de voter pour le meilleur gouvernement possible, et ceux qui croient que le Cabinet actuel n'est pas le meilleur que l'Italie puisse avoir ont le devoir de voter contre. (Applaudissements.)

M. Salandra ajoute que le gouvernement, pour faire le meilleur usage des pouvoirs qui lui ont été donnés, a besoin d'être appuyé par la confiance claire, explicite, entière et sans conditions du Parlement (Approbations). Il prie par conséquent la Chambre d'adopter l'ordre du jour de M. Rava. (Très vives approbations, applaudissements prolongés, crs de: Vive l'armée!) Les ministres et un très grand nombre de députés félicitent M. Salandra.

La Chambre adopte à l'appel nominal, par 391 voix contre 40, l'ordre du jour de M. Rava, accepté par M. Salandra et disant que la Chambre, ayant confiance dans le ministère, passe à la discussion des articles.

Le torpillage de l'« Ancona » est un assassinat, dit la note américaine

Washington, 12 Décembre.

Le département d'Etat vient d'adresser au gouvernement d'Autriche-Hongrie une note très ferme et très catégorique au sujet du torpillage de l'*Ancona*.

Après avoir rappelé que le commandant du submersible viola les principes des lois internationales et de l'humanité, la note s'exprime ainsi :

La conduite du commandant peut seulement être qualifiée d'assassinat de non combattants sans défense, puisqu'au moment où le navire fut canonné et torpillé, il ne semble pas qu'il résistait ou essayait de s'échapper et qu'aucune autre raison n'est une excuse suffisante pour une pareille attaque, pas même la possibilité d'un secours proche.

Le gouvernement américain est donc forcé de conclure qu'on bien le commandant du submersible agit en violation de ses instructions ou que le gouvernement impérial royal négligea de donner à ses commandants de submersibles des instructions conformes aux lois des nations et aux principes d'humanité.

La note américaine dit en terminant :

Le gouvernement américain espère que le gouvernement austro-hongrois, reconnaissant la gravité du cas, accédera à ses demandes rapidemnt et il fonde cette attente sur la croyance que le gouvernement austro-hongrois ne sanctionnera ni n'excusera l'acte condamné par le monde comme inhumain et barbare, abhorré par toutes les nations civilisées et qui causa la mort d'innocents citoyens américains.

Saisie d'un journal germanophile

New-York, 12 Décembre.

On mande de Chicago qu'on a saisi tous les documents appartenant au journal germanophile *Irish Voice* qui a été publié pendant une courte période de l'été dernier.

L'EXPLOSION de la pyrotechnie belge

(*De notre correspondant particulier*)

Le Havre, 12 Décembre.

Les funérailles des cent dix victimes seront célébrées mardi aux frais de la Belgique.

Une importante réunion a été tenue cet après-midi dans le cabinet du ministre de la Justice de Belgique, à Sainte-Adresse, elle était présidée par M. Carton de Wiart, chef de ce Département. Le général français Dumesnil avait été délégué auprès du gouvernement belge par M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions, et était arrivé de Paris à midi, porteur des condoléances du gouvernement français.

Le général Dumesnil assistait à la réunion ainsi que, du côté belge, le colonel comte de Greunne, commandant territorial belge du Havre, le commandant Arendt, délégué par le Cabinet du ministre de la Guerre ; du côté français, MM. Morain, préfet de la Seine-Inférieure, le préfet Talon, commissaire général du gouvernement de la République près le gouvernement belge ; M. Benoist, sous-préfet du Havre ; le colonel Sornes, chef du service des munitions du Havre, représentant l'amiral Biard, empêché.

L'autorité judiciaire était représentée par M. le procureur général près la cour de Rouen et par M. le procureur de la République du Havre.

Les funérailles des victimes

D'un commun accord les deux gouvernements ont arrêté la date des funérailles. Elles seront célébrées mardi, à onze heures et demie du matin, au Havre. Les cercueils seront amenés des divers dépôts et hôpitaux à la cathédrale, rue de Paris, ils seront placés sur un immense catafalque.

L'antique cathédrale sera tendue de noir, les drapeaux alliés et les écussons de France et de Belgique surmonteront cette impressionnante pyramide faite de restes humains.

La cérémonie aura un caractère militaire ; elle revêtira un grand éclat. Il y aura des discours, l'ordre n'en est pas arrêté toutefois. Il est probable qu'après les discours prononcés au nom des deux armées, il y aura un discours du représentant du gouvernement français et un discours du chef du gouvernement belge ou de son délégué.

Les morts belges et français seront confondus dans le même catafalque, comme ils seront confondus dans la même immense fosse au cimetière du Havre.

Jamais on n'aura assisté à une aussi émouvante cérémonie, dans le département de la Seine-Inférieure, aussi pense-t-on que la foule sera considérable ; elle témoignera ainsi de son amour pour nos armées et de ceux qui meurent en travaillant pour elles, en assistant à des funérailles grandioses.

Deux officiers parmi les morts

Parmi les morts, il y a deux officiers ; ce sont l'ingénieur d'artillerie Stevens, qui a grade de commandant-directeur du service des poudres, et le sous-lieutenant, tous deux Belges.

Le sous-lieutenant est un brave, qui rentrait du front, où il s'était héroïquement battu. Engagé volontaire, il avait gagné tous ses grades sur le champ de bataille. Il venait de recevoir depuis quelque temps seulement l'épaulette.

Le commandant Stevens était un spécialiste très entendu et un homme d'une prudence extrême.

Tous les témoins de la catastrophe ayant péri, l'enquête que vient d'ouvrir la justice française ne repose, en ce moment, tout au moins, que sur des hypothèses. Il y a lieu de noter en tout cas que ce n'est pas la pyrotechnie qui a sauté, mais seulement une dépendance, le magasin à poudre. C'est ce qui explique le nombre relativement restreint de victimes.

En réalité, et ceci est important, les dégâts, à part l'annexe qui a disparu, sont plus apparents que réels. Ils ont pu être rapidement réparés. Déjà ce matin, le travail avait repris dans les différents services de la pyrotechnie, ainsi qu'à l'usine Schneider.

Les autorités belges et françaises rendent un éclatant hommage au personnel qui, au moment de l'explosion, est resté au poste vaillamment et a permis ainsi l'organisation immédiate des secours qui ont pu être prodigués admirablement et avec une rapidité extrême grâce aux concours apportés également par la base anglaise.

Un beau geste de M. de Broqueville

Le ministre de la Guerre a télégraphié du front belge pour féliciter la vaillance des ouvriers de la pyrotechnie. Il annonce, en outre, que les salaires des victimes seront payés intégralement aux familles jusqu'à la fin de la guerre.

Les ministres plénipotentiaires résidant à Sainte-Adresse sont venus déposer leur carte au ministère de la Guerre, de même que M. de Querhoent, maire de Sainte-Adresse ; Morgand, maire du Havre, et la plupart des personnalités du pays.

A LA BRAVOURE BELGE

Le Havre, 12 Décembre.

Un arrêté du roi des Belges porte création d'un unique insigne destiné à honorer particulièrement les militaires qui se sont distingués par leur bravoure et leur dévouement à la Patrie.

Cet insigne sera une bague portée sur le ruban des décorations suivantes :

Ordre de Léopold ; Ordre de la Couronne : Décorations accordées pour faits de guerre ou citations à l'ordre de l'armée.

Vingt-cinq wagons de chiens pour les Poilus

Un train est parti de Paris, hier, à destination du front, avec un chargement peu banal, et qui change des obus et des munitions de toutes sortes. Deux mille sept cents chiens, ratiers, fox et policiers, ont été embarqués, non sans tapage, dans vingt-cinq wagons, puis dirigés vers les dépôts les plus proches de la ligne de feu. Mais, pourquoi direz-vous peut-être, cette mobilisation peu ordinaire ? Pour lutter contre les rats tout simplement ; on sait que dans les tranchées, nos poilus ont à souffrir beaucoup des rongeurs dont le nombre augmente chaque jour dans des proportions considérables.

Il importait de débarrasser les poilus de ces minuscules ennemis à quatre pattes ; les chiens partis, hier, pour le front vont s'en charger.

UN DÉSERTEUR tire sur des agents et blesse deux passants

Suspecté d'être déserteur, un jeune homme, prétendant se nommer Edgar Heydtrock, âgé de 18 ans, soi-disant sergent au 67e de ligne et qui étalait fièrement sur sa poitrine, les décorations de la Légion d'honneur, de la médaille militaire, et de la croix de guerre, était arrêté, hier soir, vers 7 heures, au coin du boulevard Diderot et de la rue de Bercy, par le brigadier-fourrier, Hermant, du 12e escadron du 12e régiment de cuirassiers.

Pendant que ce dernier le conduisait au commissariat spécial militaire de la gare de Lyon, Heydtrock prit la fuite. Deux agents, M. Recuff, du 12e arrondissement, et M. Molines, du 7e, témoins de cette fuite, se mirent aussitôt à sa poursuite.

Se sentant serré de près et sur le point d'être repris, Heydtrock, se retournant, tira sur les agents sept coups de revolver fort heureusement sans les atteindre. Ceux-ci ripostèrent sans que le fuyard fût touché. Finalement arrêté, Heydtrock a été consigné à la disposition de M. Duclos, commissaire de police du quartier des Quinze-Vingts.

Malheureusement, les balles égarées du jeune malfaiteur ont fait deux victimes. Ce sont : M. Etienne Salanson, receveur de tramway, âgé de 42 ans, demeurant 61, avenue Daumesnil, et Mlle Pronier, qui habite 9 bis, boulevard Rochechouart. Les deux blessés ont été admis d'urgence à l'hôpital Saint-Antoine.

Trois Parisiennes arrêtées à New-York

Depuis la guerre, la rue de la Paix a déjà eu des démêlés avec l'Amérique. Il y a quelques jours, un courtier boche, qui avait « truste » une commande de robes pour la fiancée du président Wilson, se vit mettre en interdit par le Syndicat de la couture parisienne. Grâce à des pourparlers habiles, grâce au doigté et à la diplomatie de nos couturiers, les rapports ne furent point rompus ni même coupés entre l'Amérique et les représentants autorisés de la mode parisienne.

Mais voici un nouvel incident. C'est le *New-York Herald* qui le rapporte et nous donnons — encore qu'il s'agisse de toilettes et de robes habillées — l'histoire toute nue, telle que la narre notre confrère américain.

Trois Parisiennes, employées de la maison Boué sœurs, s'embarquaient récemment à destination de New-York où elles allaient présenter les dernières créations de la saison.

D'ordinaire, ces ambassadrices de la mode parisienne reçoivent au pays des dollars un accueil empressé. Elles n'ont besoin ni de passeport, ni de sauf-conduit. Et le fait seul de représenter une maison de la rue de la Paix leur ouvre toutes grandes les portes des salons de couture et des grands magasins de New-York.

Mais les temps ont changé et bien que nous ne soyons plus à l'heureuse époque de la guerre en dentelles, les robes, les rubans et les chiffons que ces trois Parisiennes transportaient en leurs malles suffirent à les rendre suspectes.

Suspectes ? Avaient-elles violé la neutralité impartiale de l'Amérique ? Non point. Mais elles avaient violé, paraît-il, une loi, et qui pis est, une loi douanière : « le Contract labor Law. »

On les arrêta. Pas pour longtemps ! Car le juge américain ne tarda pas à mettre en liberté sous caution — 75,000 dollars — Mme Sylvie Montégut, Mlles Jeanne de Greillin et Eva Strauss et un employé de la maison Boué, M. Georges Guidal, qui avait été également arrêté.

Ce qu'on dit rue de la Paix

Rue de la Paix, nous avons essayé de joindre les directeurs de la maison Boué. En leur absence, nous avons pu interviewer un de leurs familiers.

— C'est un malentendu, nous dit-on, un simple malentendu et soyez assuré que cette histoire ne nous donne aucune inquiétude.

— Mais vos représentantes n'auraient-elles point omis de faire une déclaration en douane ?

— Ce n'est pas vraisemblable, car elles n'avaient avec elles que des modèles. Au surplus, si vous voulez le fin mot de l'affaire, je vous dirai que cette arrestation a été motivée par une dénonciation.

— Une vengeance ?

— Je n'ai pas dit cela. Nous le saurons quand l'affaire viendra devant les juges et il y a des juges à New-York.

Nous aurions voulu connaître également l'impression de M. Montégut, mais il ne nous a pas été possible de le joindre.

Il ne reste donc qu'à attendre la décision du tribunal devant lequel vont comparaître Mme Montégut, Mlles Jeanne de Greillin, Eva Strauss et M. Georges Guidal.

A TRAVERS PARIS

Fatale imprudence

En remplissant le réservoir d'un réchaud à alcool qu'elle avait par mégarde laissé allumé, Mme Juliette Favic, 22, rue Ernest-Renan, a été grièvement brûlée. Son fils Maurice, âgé de 5 ans, ayant été légèrement atteint par les flammes, a reçu des soins aux Enfants-Malades. La mère a été admise à l'hôpital Necker.

Voleuse de réticules

Pendant que Mme Bouland, demeurant rue de Vanves, prenait un café dans un débit rue Gutenberg, une audacieuse voleuse à la tire, lui subtilisait son sac à main, contenant des titres et une somme de soixante francs. Quelques instants après, la voleuse, qui avait disparu aussitôt le vol, était arrêtée par des inspecteurs de la Sûreté qui l'avaient vue jeter le sac volé dans un égout, et que cette manœuvre avait intrigués. Conduite au poste, elle déclara se nommer Julie Caumin, 39 ans, demeurant rue Cauchy. On l'a envoyée au Dépôt.

FAITS DIVERS

— Un employé au Comptoir d'Escompte, Henri Patris, âgé de 16 ans, ayant glissé dans l'escalier du passage Notre-Dame-de-la-Croix, près de la rue des Couronnes, s'est gravement blessé à la tête.

— A l'angle de la rue Oberkampf, deux taxis sont entrés en collision. Un des voyageurs, M. Jules Ferret, 31 ans, ferblantier, 110, rue d'Angoulême, a reçu de graves contusions. Il a été conduit à Saint-Antoine.

— Atteint subitement d'aliénation mentale, M. Dominique Geoffray, 35 ans, demeurant rue Galande, a été dirigé sur l'infirmerie spéciale du Dépôt.

— Victor Nègre, 11 ans, jouait quai de Bercy avec ses camarades lorsqu'il laissa tomber sur sa jambe droite un tonneau qui la lui écrasa. Il a été admis à l'hôpital Bretonneau.

L'affaire des " chapes " avariées

Montpellier, 12 Décembre.

Dans l'affaire des « chapes » du Tarn, le conseil de guerre de la 16e région a condamné, ce matin, la veuve Oulès à 1.000 francs d'amende ; Chazottes à 17.500 francs ; Balaye, à 120.000 francs ; Julien, à 100 francs ; Benoit, à 80 francs et Lacoste à 100 francs. Vidal, Benezech et Guiraud sont acquittés.

Fin de plaidoirie

Suite à mes notes d'hier : Ce qui m'encourage à plaider pour la réduction, sinon la gratuité, du transport des colis destinés à nos braves soldats belges ou français, c'est qu'il est question, en ce moment même, d'accorder la franchise aux paquets expédiés aux pauvres évacués des territoires envahis. Ces derniers sont des civils dont le lamentable sort mérite toutes les atténuations possibles, mais le destin des hommes qui, depuis tantôt dix-sept mois, portent pour nous le poids principal de cette lutte fabuleuse et en courent les risques les plus mortels, n'est-il pas moins intéressant ? Admettra-t-on que ceux dont dépendent l'existence, le bonheur, l'avenir de la civilisation entière, puissent se croire, un instant, négligés par nous, faute de cette petite bourriche de tabac, de chocolat ou de vêtements chauds aussi réconfortante au moral qu'au physique ? Admettra-t-on que telle ou telle marraine, unique parente actuelle du filleul qui se bat là-bas, ne puisse faire parvenir ces douceurs à destination, le prix du transport étant trop onéreux ?

Que l'administration ne perde point de vue cette élémentaire vérité : l'intérêt de tous les alliés est d'accord avec leur évident devoir d'entr'aide mutuelle ! Prenez le cas du soldat belge, avant-garde de la défense de l'Yser et de la route de Calais ; n'est pas certain que son endurance, déjà p[illegible]rable, se prolongera à l'infini s'il sent est, non seulement le dernier rempar[illegible] sa patrie, mais le premier rempart o[illegible]dential de sa seconde patrie, la France, présentée par lui (qui n'a plus de communications avec sa famille depuis 1914) par quelque compatissante et généreuse marraine, qui lui tient lieu de mère ou de sœur, en le gâtant pour elles deux ? Rendez l'envoi de ces gâteries assez compliqué et assez difficile pour l'entraver et n'adviendra-t-il pas que ce même soldat, se supposant oublié d'un monde indifférent, sentira s'user peu à peu son ardeur combative où l'instinct de récompense entre habituellement pour moitié. En voilà bien assez, sans doute, pour convaincre les administrations compétentes du bienfait qu'elles accompliraient en simplifiant, en unifiant, en facilitant, sur la base d'un tarif très réduit, le transport des colis destinés au front, c'est-à-dire la circulation des gages de tendresse et d'alliance qui rendent l'âme des vaillants plus vaillante encore.

Gérard Harry.

Les cartes postales, mises à notre disposition pour la souscription en faveur de l'Œuvre du **Foyer du Soldat belge**, reproduisent des vues de Liége, Louvain, Dinant, Charleroi, Namur, Termonde, etc. Ce sont de saisissantes photos de la dévastation de la Belgique. Envoi franco de la pochette de dix cartes postales : 1 franc.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Les matches officiels d'hier. — Matches joués par les équipes de première série :

Coupe des Alliés. — Cercle Athlétique de Paris bat Club Athlétique Dyonisien, 3 buts à 1.

Association Sportive Française bat Club Français, 5 buts à 0.

Club Athlétique de la Société Générale bat Stade Français, 9 buts à 2.

Standard Athletic Club bat Légion Saint-Michel, 4 buts à 1.

Club Athlétique du XIVe bat Union Sportive de Gagny, 4 buts à 0.

Olympique de Pantin bat Ruell Athletic Club, 5 buts à 0.

Red Star Amical Club bat Sporting Club de Choisy-le-Roi, 3 buts à 1.

Coupe Nationale de l'U. S. F. S. A. — Club Athlétique de la Société Générale bat Stade Français, 9 buts à 2.

Club Sportif Parisien bat Union Sportive de Maisons-Laffitte, forfait.

Challenge de « La Renommée » (Ligue). — Cercle Athlétique de Paris bat Club Sportif des Sours-Muets, 17 buts à 0.

Challenge de la Fédération des Patronages. — Jeunesse Athlétique de Montrouge bat A. S. du Bon-Conseil, 5 buts à 1.

Patronage Olier bat Saint-Louis de Vaugirard, 4 buts à 0.

Michaël Club bat Jeunes du Kremlin, 3 buts à 2.

FOOTBALL RUGBY

La Coupe de l'Avenir. — Matches joués hier :

Stade Français et Sporting font match nul, 3 points à 3.

Paris Université Club bat Racing Club de France, 26 points à 5.

A l'entraînement : Stade Français bat Racing Club de France, 37 points à 0.

COURSE A PIED

Paris-La Garenne. — Course interclubs disputée hier :

1. Lougchal (Union Ath. du 20e ; 2. Ponthieu ; 3. Combrisson (Vichy) ; 4. Dacquay ; 5. Chagniet, etc.

CYCLISME

Les six jours de New-York. — Sur les dix-sept équipes engagées dans la grande épreuve américaine, six se sont retrouvées ensemble au sprint final où l'équipe américaine-australienne Hill-Grenda triompha après un effort splendide. Voici les résultats de cette épreuve qui se termina samedi soir, à 10 heures :

1. Grenda-Hill, 4,459 kil. 087 m., en 142 heures (record du monde) ; 2. Mac Namara-Spears, à une longueur ; 3. Magin-Lawrence ; 4. Ryan-Thomas ; 5. Dupuy-Egg ; 6. Madden-Eaton ; 7. Moran-Walthour ; 8. Hanley-Halstead ; 9. Drobach-Corry ; 10. Serès-Linart ; 11. Sutter-Madena.

En 105 heures, la distance couverte est de 3,363 kil. 607 m. En 110 heures, 3,499 kil. 292 mètres. Au cours de la 128e heure, l'Américain Sullivan et le danois Anderson abandonnent. En 129 heures, 4,064 kil. 966 m. En 134 heures, 4,204 kil. 815 m.

Toutes ces distances sont des nouveaux records du monde.

CROSS COUNTRY

La Coupe Nationale de l'U. S. F. S. A. — Hier matin a été disputée, dans les bois de Saint-Cloud, sur 8 kilomètres, la deuxième épreuve comptant pour la Coupe Nationale. Jacques Keiser gagna superbement. Voici les classements :

Classement individuel. — Seniors : 1. Keyser (Racing) ; 2. Merle, à 10 mèt. ; 3. Schnellmann ; 4. Huet ; 5. Bottet ; 6. Dallongeville ; 7. Quilgars ; 8. Terrier ; 9. Delvart ; 10. Cayla, etc.

Juniors : 1. Boyer (White Harriers) ; 2. Ragu ; 3. Lefèvre ; 4. Bardy ; 5. Routier, etc.

Classement par équipes. — Seniors : 1. C. A. Société Générale, 40 points ; 2. Huiles A. C. 45 points ; 3. White Harriers ; 4. Racing Club de France, etc.

Juniors : 1. Cercle Pédestre de Montrouge, 34 points ; 2. White Harriers, 68 points ; 3. Houilles A. C., etc.

Au classement général actuel, le Cercle Pédestre de Montrouge et le C. A. S. Générale conservent les premières places.

MARCHE

Marc Cecil bat les records de France. — Hier, sur la piste de Gentilly, Marc Cecil a battu plusieurs records français de marche qui étaient la propriété d'Emile Anthoine depuis le 23 novembre 1912.

En 6 heures il couvrait 54 kil. 861 ; en 7 heures 63 kil. 15 ; en 8 heures 71 kil. 700 et en 9 heures 79 kil. 670.

Enfin les 50 milles (80 kil. 465) furent couverts en 9 h. 5 m. 40 s. (ancien record : 9 h. 52 m. 41 s. 4/5).

NATATION

Club des Nageurs de Paris. — Le C. N. P. a donné, hier matin, à la piscine Hébert, sa réunion dominicale : 30 m. brasse : 1. Fayat, 23 s. ; 2. Perrault ; 3. H. Marcovici. — 30 m. nage sur le dos, (1re catégorie) : 1. Biewesch, 23 s. ; 2. Boiteux, à 1 main ; 3. J. Marcovici. — 60 b. over arm stroke : 1. J. Marcovici 55 s. ; 2. Fayat ; 3. Perrault. — 60 m. brasse, (2e catégorie) : 1. E. Bogaerts, 1 m. 07 s. ; 2. Garric, 1 m. 08 s. ; 3. Pollet — 60 m. brasse (1re catégorie) : 1. Biewesch, 1 m. 03 s. ; 2. Boiteux, H. Marcovici et Perrault, 1 m. 06 s. dead heat. — Match interclubs, 360 m. relais : 1. C. N. Seine (Doin, Bourgeois, Péro) ; 2. C. N. P. (Biewesch, Boiteux, M. Marcovici), à 2 1/2 longueurs. — Plongeons : 1. Biewesch, 36 1/2 p. ; 2. Boiteux, 32 p. ; 3. Pollet, 31 p.

COMMUNIQUE OFFICIEL ITALIEN :

L'occupation du bassin de Bezecca

Rome, 12 Décembre.

Dans la zone escarpée, entre la vallée de Giudicaria et la vallée de Concei, de brillantes opérations offensives nous ont mis en possession des fortes hauteurs qui assurent et complètent l'occupation du bassin de Bezzecca.

L'attaque commencée le 7 décembre s'est développée avec méthode et prudence, à cause de la nécessité de contrebattre l'activité de l'artillerie du groupe de Lardaro et de supprimer les nombreuses défenses accessoires établies par l'ennemi.

Dans la nuit du 10 décembre, nos détachements d'infanterie alpins sont arrivés à l'ouest et à l'est du mont Viès, sur la crête du mont Mascio, au sud-ouest du Nozzolo.

Dans la matinée suivante, après une efficace action de l'artillerie, notre infanterie a pris d'assaut les fortes positions ennemies, enlevant à la baïonnette les lignes successives de tranchées et enfin les redoutes couronnant la position.

Sur le reste du front, la situation est sans changement.

Signé : CADORNA.

COMMUNIQUE OFFICIEL RUSSE :

Pétrograd, 12 Décembre.

Sur le front occidental, on ne signale pas de changement.

En Galicie, sur la Strypa et dans la région des villages de Marianka, Youzefovka et Beniava, au sud-ouest de Tarnopol, de petits éléments ennemis qui esquissaient une offensive, ayant été pris de flanc, ont été, en partie, exterminés, en partie faits prisonniers.

SUR LE FRONT DU CAUCASE. — *Dans la région du littoral de la mer Noire, au sud-ouest de Khopa, les Turcs, qui avaient fait des tentatives d'avance, ont été chaque fois arrêtés et ont subi de grosses pertes.*

Sur la route de Khamadan, nos troupes, en poursuivant l'ennemi en fuite, se sont avancées d'une seule traite jusqu'au sud-ouest du col du sultan Boulag.

COMMUNIQUE OFFICIEL BRITANNIQUE

Le 8 courant, seize de nos aéroplanes ont bombardé un dépôt d'approvisionnement à Miraumont et un aérodrome à Hervilly. Cette attaque a eu lieu pendant un vent d'ouest violent, qui rendait le vol difficile, toutes les machines sont rentrées saines et sauves, et on croit que les deux objectifs ont subi des dégâts considérables.

Notre artillerie a continué le bombardement de certaines portions des lignes ennemies. A Wez-Macquart et à la Boutillerie, le parapet a été démoli en plusieurs endroits.

Un incendie allumé par notre artillerie, hier, dans la cité Sainte-Elie, brûlait encore cet après-midi.

Le bombardement effectué sur Armentières par l'ennemi, en réponse de notre tir, a causé deux incendies dont on s'est rapidement rendu maître.

Une petite attaque à la grenade a eu lieu avec succès la nuit dernière près de Neuve-Chapelle. Nos hommes ont pénétré dans les tranchées allemandes, bien quelles fussent fortement occupées.

Une mitrailleuse allemande a été détruite par les bombes et nous avons infligé à l'ennemi un certain nombre de pertes. L'équipe de grenadiers est rentrée dans nos lignes ; elle n'a pas subi d'autres pertes qu'un officier et quatre hommes blessés.

Depuis mon dernier communiqué, le temps a été très orageux et humide.

Signé : FRENCH.

COMMUNIQUE OFFICIEL BELGE :

Action d'artillerie intense sur le front de l'armée belge. Nous avons contre-battu avec succès les batteries de Huyghen, dispersé des travailleurs au Nord de Dixmude et canonné le poste avancé allemand de Den-Thoun.

Notes sur la Philatélie

Les timbres de 1849 à 59 réimprimés en 1862 se distinguent facilement des originaux, leur impression étant, en général, plus claire, plus uniforme ; aussi la gomme est plus blanche et plus également répartie qu'aux anciens.

Les réimpressions de 1887 donnent lieu aux observations suivantes :

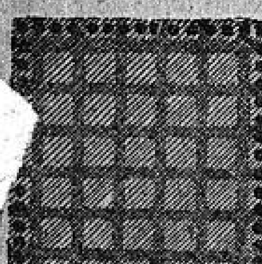
Type effigie de Napoléon lauré : le papier est très foncé et l'impression très lourde.

Type Liberté : ici encore la teinte du papier est plus foncée qu'aux vrais timbres, le 10 c. est jaunâtre au lieu de bistre.

Type Groupe : les réimpressions de 1, 2, 4, 5, 10 c. ont la teinte du papier très foncée, en les comparant aux originaux ceux-ci paraissent blancs ; toutes les autres valeurs se reconnaîtront par les nuances avec un peu d'habitude.

On trouve à collectionner des timbres non dentelés au *type Groupe*, ne pas les confondre avec les réimpressions Granet.

La préoccupation du lavage possible des timbres oblitérés détermina l'administration à imprimer le 15 c. bleu sur papier quadrillé dont voici le fac-similé.



Ces nouveaux timbres furent mis en cours en mars 1892 ; on peut en trouver de plusieurs nuances intermédiaires qui vont du bleu très pâle au bleu foncé.

En 1898, à la suite d'une plainte des employés des Postes, qui, à la lumière artificielle confondaient les 5 c. verts qui paraissaient bleus avec les timbres de 15 c., l'administration décida une modification de la teinte : les nouveaux timbres parurent fin 1898 avec la nuance vert-jaune : le chiffre 5 a été retouché, il est un peu plus grand que l'ancien et la boucle est plus forte.

Vers la même époque, on imprima des timbres de 10 c. noir sur violet, en se servant des clichés anciens et nouveaux, on trouve ainsi des feuilles qui contiennent





à la fois des timbres du type N. sous B. et des types N. sous U.

Pareil mélange se produisit dans les planches du 5 c. vert-jaune. On vit aussi apparaître au type N. sous B. le type 50 c. rose dont on ne connaissait que les variétés N. sous U.

En février 1900, le ministre du Commerce fit mettre en cours un timbre de 2 c. utile pour les chargements.

Cette valeur fut supprimée en 1904.

Voici la liste de ces dernières émissions avec N sous B :

5	centimes	vert-jaune
5	—	vert-jaune clair
5	—	vert-jaune foncé
10	—	noir sur violet
10	—	noir sur violet pâle
50	—	rose
50	—	rose pâle
2	francs	brun sur azuré.

Avec N sous U

5	centimes	vert-jaune
5	—	vert-jaune clair
5	—	vert-jaune foncé
10	—	noir sur violet
10	—	noir sur violet pâle

Toutes ces notes sont un peu brèves, nous le reconnaissons, nous comptons sur l'intelligence de nos jeunes lecteurs qui sauront bien, sans autre guide, s'instruire par la *pratique* : professeur incomparable.

A. B. de L.

REVENU 8 à 15 % suivant l'âge, EN **RENTE** sur l'**ÉTAT** en achetant à la CAISSE MOBILIÈRE, 41, Boulevard Capucines Paris, la jouissance viagère d'un titre de rente sur l'État que l'acquéreur reçoit libellé à son nom par le Trésor

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

HALLES CENTRALES DE PARIS

FRUITS ET PRIMEURS

Ananas, la pièce, 1 fr. 50 à 4 fr.; Bananes, le régime, 20 à 30 fr.; Châtaignes, les 100 kil., 18 à 30 fr.; Citrons d'Italie, le cent, 3 à 6 fr.; dito d'Espagne, le cent, 5 à 9 fr.; Coings, les 100 kil., 100 à 140 fr.; Grenades d'Espagne et d'Algérie, le cent, 12 à 15 fr.; Kakis, le cent, 6 à 8 fr.; Mandarines d'Espagne, le cent, 6 à 12 fr.; dito d'Algérie, le cent, 2 fr. 50 à 10 fr.; dito les 100 kilos, 40 à 60 fr.; Marrons d'Italie, les 100 kil., 40 à 80 fr.; dito français, les 100 kil., 40 à 52 fr.; Nèfles du Midi et de Paris, les 100 kil., 30 à 100 fr.; Noix sèches, les 100 kil., 80 à 100 fr.; Oranges d'Espagne, le cent, 3 fr. 50 à 9 fr.; dito d'Algérie, le cent, 3 à 7 fr.; Pommes communes, les 100 kil., 12 à 30 fr.; Pruneaux, le kil., 0 fr. 70 à 3 fr. 20 ; Raisin de serre, le kilo, 3 à 6 fr.; Tomates d'Algérie, les 100 kil., 35 à 60 fr.

EMPRUNT 5 % de la DÉFENSE NATIONALE 1915

Hâtez-vous de souscrire !

La Souscription sera close le 15 Décembre

L'Emprunt doit être une Victoire !

Transformez en rentes, votre argent, vos bons et vos obligations de la Défense Nationale, Vous aurez un Titre de Rente exempt d'impôts inconvertible pendant quinze ans donnant 5.73 %

Souscrivez pour nos Soldats, pour le Pays !

Les Souscriptions sont reçues PARTOUT :

Caisse centrale du Trésor, Trésoreries générales, Recettes des Finances, Perceptions, Caisse des Dépôts et Consignations, Banque de France, Crédit Foncier de France, Recette Municipale de la Ville de Paris, Bureaux de Poste, Caisses d'Épargne, etc... etc...

Courrier des Théâtres

Ce soir :

Gaîté, à 8 h. 1/2, *le Contrôleur des Wagons-Lits.*

Porte-Saint-Martin, relâche (Mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, à 7 h. 1/2 ; jeudi, dimanche, à 1 h. 3/4, *Cyrano de Bergerac*).

Palais-Royal, à 8 h. 3/4, *Il faut l'avoir* (Cassive, Vilbert), scènes nouvelles, Sacha Guitry, Lysès. Tous les soirs, à 8 h. 3/4 ; matinée dimanche, à 2 h. 1/2. — En matinée, à 3 h., mardi, jeudi, samedi, *Ceux de chez nous.*

Th. Antoine, à 8 h. 1/4, *la Belle Aventure* (Mlle Lély, M. Defreyn ; tous les soirs, à 8 h. 1/4 ; jeudi, dimanche, à 2 h. 1/2).

Bouffes-Parisiens, à 8 h. 1/4, *Kit.*

Ambigu, relâche (Mardi, jeudi, samedi, dimanche, à 8 h.; dimanche, à 2 h. 1/4, *la Demoiselle de Magasin*).

Renaissance, à 8 h. 1/2, *la Puce à l'oreille.*

Variétés, à 8 h. 1/4, *Mademoiselle Josette, ma femme.*

Théâtre des Arts, relâche.

Nouveau Château-d'Eau, relâche.

Parmi les ouvrages reçus par le comité de lecture, M. Fabre, administrateur général de la Comédie-Française, a choisi *la Figurante*, de M. François de Curel, pour être représentée très prochainement.

L'anniversaire de la naissance de Molière sera célébrée le samedi 15 janvier, en matinée. Le spectacle sera composé comme suit : *le Dépit amoureux, le Malade imaginaire, le Médecin malgré lui.* Le dimanche 16 janvier, en matinée, *Tartuffe, le Mariage forcé*, avec les divertissements. Tous les rôles seront joués par les chefs d'emploi.

Le Secret de Polichinelle a retrouvé hier, à l'Odéon, le même succès qu'il connut, il y a douze ans, sur la scène du Gymnase. La gentille aventure d'Henri Jouvenel et de la tendre petite ouvrière Marie a, tour à tour, charmé et ému les spectateurs. Le rôle de Jouvenel a permis à M. Desjardins de montrer la souplesse de son talent ; Mme Kerwich exprima la douce philosophie de Mme Jouvenel et Mlle Guéreau fut une Marie idéale.

Les troisième et quatrième représentations du *Secret de Polichinelle* auront lieu les mercredi en soirée et samedi en matinée.

Désirant donner un éclat tout particulier aux représentations de *Vous n'avez rien à déclarer ?* dont la première est fixée à samedi prochain, la direction de la Gaîté a engagé M. Galipaux, Mlle Delmarès et Mme Rosine Maurel.

Le Contrôleur des Wagons-Lits n'aura donc plus que 6 représentations, y compris la matinée de jeudi.

Nous avons dit que le ministre des Beaux-Arts avait autorisé M. Le Bargy à jouer *Cyrano de Bergerac* jusqu'à la fin de l'année à la Porte-Saint-Martin. Peut-être ce délai sera-t-il un peu prolongé ; il serait regrettable, en effet, que le chef-d'œuvre de Rostand fût privé de son principal interprète pendant les fêtes du nouvel An.

MM. Hertz et Coquelin se sont assuré le droit de représentations d'*Anna Karénine*, dont on se rappelle la brillante carrière au théâtre Antoine.

Le théâtre des Arts fera relâche ce soir, demain et mercredi pour poser un nouveau rideau d'avant-scène. Jeudi, en matinée, les *Dragons de Villars* ; en soirée, première des *Saltimbanques* avec Mlle Jane Alstein dans le rôle de Suzon.

La répétition générale des *Deux Vestales*, au théâtre du Gymnase, est fixée au lundi 20 décembre.

Ainsi que de coutume, le théâtre du Nouveau Château-d'Eau fera relâche ce soir, demain et mercredi. Jeudi, en soirée, *les Mousquetaires au Couvent.*

Le compositeur Maxime Guitton, qui a été blessé sur le front en Artois et est en convalescence à Paris, publie ses notes de campagne, tableau de la vie quotidienne dans les tranchées. On peut se procurer *Noël Rouge* et la marche triomphale *Vers la Gloire* chez l'auteur, 65, boulevard de Strasbourg.

Nous rappelons que c'est mercredi prochain, à 1 h. 3/4, au théâtre Sarah-Bernhardt, que l'Association des mutilés de la guerre, présidée par le général Malleterre, donne sa matinée de gala au bénéfice de l'œuvre. Mme Marguerite Carré et M. Francell chanteront, à la place du duo de la *Vie de Bohème*, des mélodies et la duo de *Xavière.*

En outre, le général Malleterre a reçu de Mme Sarah-Bernhardt le télégramme suivant: « Andernos. — Je suis venue dans ce petit coin béni me remettre pour pouvoir, mercredi, prendre part à votre représentation. Donc, comptez sur moi, mon général, et trouvez ici l'expression de mon amical dévouement. »

Voilà pour les mutilés une vraie bonne nouvelle. Ils pourront applaudir la grande artiste à la voix et au cœur d'or.

Les places encore libres sont à la disposition du public au bureau de location du théâtre Sarah-Bernhardt.

SPECTACLES DIVERS

Concert Mayol. — Cora Laparcerie, dans l'amusante fantaisie *100,000 francs par an !* Partie de concert. Toutes les étoiles de Paris.

Au Nouveau-Cirque. — Ce soir, à 8 h. 1/2, attractions. *Antonio, Toréador !* Téléph. Cent. 41-84.

« *Gaumont-Palace* ». — A 8 h. 20. — « *La Double Blessure* ». — Film de guerre : « *Les Ruines du fort de Troyon* ». — Location 4, rue Forest, de 11 h. à 17 h. — Téléphone : Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé — *La Brebis perdue* (Cécile Guyon). — *Taisez-vous, méfiez-vous* (Polin). — Actualités militaires complètes.

Pathé-Palace, 32, boulevard des Italiens, rue du Helder. *Les Mystères de New-York*, 2e partie ; *Pathé-Journal, Pathé-Gazette.*

Cirque d'Hiver, Cinéma-Pathé, à 2 h. 1/2 et 8 h. 1/2, *les Mystères de New-York, le Bombardement de Nieuport.*

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées et les plus graves (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, goutte matinale, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc...) sont guéris radicalement et définitivement sans intervention dangereuse, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode du Laboratoire Urologique. Cette nouvelle méthode scientifique extrêmement efficace et tout à fait spéciale possède une puissance curative profonde de beaucoup supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces redoutables affections. Elle conduit sûrement à une véritable guérison complète et définitive tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps. Rappelons que le Laboratoire Urologique, 8, rue du Fg-Montmartre, Paris, répond gratuitement à toutes les demandes de consultation qui lui sont adressées par lettres détaillées.

APRÈS et ENTRE les REPAS PASTILLES VICHY-ÉTAT HYGIÈNE de la Bouche et de l'Estomac La Pochette 0f,50 toutes Pharmacies EXIGER MARQUE VICHY-ÉTAT

HERNIES

Personne n'ignore plus que les appareils du spécialiste, M. Glaser, sont les seuls qui procurent un bien-être absolu et immédiat, qu'ils peuvent se porter jour et nuit sans gêne et qu'ils font disparaître les hernies. Cabinet ouvert de 8 à 11 h. et de 2 à 6 h. du soir (dimanche et fêtes de 8 h. à 11 h.), bd. Sébastopol, 63, au 1er, Paris. Brochure franco sur demande.

POUR LA CAMPAGNE D'HIVER

Nous avons reçu, pour venir en aide à nos soldats sur le front pendant la campagne d'hiver, les nouvelles offrandes suivantes :

REÇU EN ESPÈCES

R. B., 50 fr.; Une chrétienne, 50 fr. Une anonyme de la rue de l'Aigle, à la Garenne-Colombes (4e versement), 40 fr.; M. P., 20 fr.; A. P. H., 20 fr.; Les agents de la Cie des chemins de fer du Nord, 1re et 2e divisions, gare d'Epluches (Seine-et-Oise), 13e versement, 16 fr. 25 ; Anonyme, 15 fr.; En souvenir, J. T., 10 fr.; M. Ch. Levastre, 3 fr.; 1837-98, 2 fr.; Une patriote, 2 fr.; Paul-Georges de Thiboutot, 0 fr. 50.

DONS EN OBJETS DIVERS

(*Couvertures, chandails, tricots, flanelles, chemises et caleçons en flanelle ou flanelle-coton, plastrons, gants, chaussettes de laine, passe-montagnes, cache-nez, tabac, et tous articles de fumeurs, chocolat, conserves, etc.*)

Mme Macvittie, à Londres ; H. M. ; Mlle Camille Andrée (3e envoi) ; Mme Préau ; Mlle Marcelle Guillemard ; Mme Rougeau ; Mlle Lefèvre ; plusieurs anonymes.

Les envois de dons pour *La Campagne d'Hiver*, soit en espèces, soit en objets, doivent être adressés à Monsieur l'Administrateur délégué du *Petit Journal* (ajouter : *Campagne d'Hiver*) 61, rue Lafayette, Paris, ou déposés à la même adresse au bureau spécial.

Les dons en espèces sont convertis en achats de sous-vêtements chauds.

Nouvelles maritimes

ARRIVÉES DE PAQUEBOTS

Amiral-Ponty (C.R.), ven. du Havre, à Santos, le 9.
Asie (C.R.), ven. de Bordeaux, à Colonou, le 9.
Haïti (C.G.T.), ven. de Buenos-Aires, à Rio-de-Janeiro, le 10.
Liger (S.A.), ven. de Bordeaux, à Lisbonne, le 10.
Mont-Viso (T.M.), ven. de Nouvelle-Orléans, à Marseille, le 10.
Rhône (M.M.), ven. de Sfax, à Marseille, le 10.

VOILIERS LONGS COURRIERS

Arrivés : A Astoria, 8, nav. fr. *Cornil-Bart*, de Tocopilla ; à Mexillones, 5, nav. fr. *Aconcagua*, de la Pallice ; à Iquique, 5, nav. fr. *Rancagua*, de Bordeaux.

POSTAGE MARITIME

Courriers à poster le mardi 14 décembre, sous les réserves que la situation comporte.

A destination de l'Afrique du Nord, départ de Marseille.

A destination du Canada, départ de Liverpool.

LA TEMPÉRATURE

Hier, à Paris, la journée a été belle, mais froide.

Aujourd'hui lundi, 13 décembre, 347e jour de l'année, 8e jour de la lune.

Soleil. — Lever, 7 h. 37 ; coucher, 3 h. 52.
Lune — Lever, 11 h. 52 ; coucher, 11 h. 04.

Thermomètre. — 5 h. matin, 3° ; 6 h. 4° ; 9 h., 5° ; midi, 6° ; 3 h. soir, 6° ; 6 h., 5° ; 9 h., 5° ; minuit, 4°.

Prévisions. — En France, un temps à éclaircies et à averses est probable ; la température va continuer à s'abaisser.

VÉRITABLE REMÈDE DE LA FAMILLE LES PASTILLES VALDA sont indispensables à l'ENFANT qui part pour l'école, au VIEILLARD qui sort prendre l'air, aux GRANDES PERSONNES qui se rendent à leurs occupations pour PRÉSERVER ou pour GUÉRIR LEURS ORGANES RESPIRATOIRES des Rhumes, Maux de Gorge, Laryngites, Bronchites, Grippe, Influenza, Asthme, Emphysème, etc. MAIS IL FAUT AVOIR BIEN SOIN de n'employer que Les PASTILLES VALDA véritables vendues seulement en BOITES de 1.25 portant le nom VALDA

Le Docteur DUPEYROUX, 5, Square de Messine, 5, Paris, envoie gratis et franco sur demande sa méthode nouvelle de traitement des TUBERCULOSES pulmonaires, laryngées, osseuses, ganglionnaires, péritonéales, cutanées, Coxalgies, Tumeurs blanches, Arthrites bacillaires, Bronchites chroniques, Crachements de sang, avec preuves de l'efficacité puissante de cette méthode.

Contre les RHUMES, TOUX BRONCHITES, GRIPPE CATARRHES, ASTHME Maux de Gorge Gouttes Livoniennes de TROUETTE-PERRET Flacon : 2f50 toutes Pharmacies et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

ASTHME Soulagement et Guérison par les Cigarettes ou la Poudre ESPIC 2 fr. la boîte toutes phies. GROS : 20, rue St-Lazare, Paris. Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

CADEAU AUX POILUS Contre 5 f. j'envoie franco 2 pipes bruyère, 1 blague à tabac et 10 cah. papier à cig. M. Paris, 10, rue Taitbout, Paris.

TOUX. BRONCHITE. LUMBAGO ET MAUX DE REINS. RHUMATISME. Remède Souverain. EMPLÂTRES Allcock



Prix 1 Fr. Toutes Pharmacies. ENVOYEZ EN UN A VOTRE "POILU."

SAGE-FEMME 1re cl., 1re h. et Dim. ou scr., soins, etc. 31, Avenue Lapp, 31, 2e à Gauche. (Ch. Marc. Ecole Méd.) Prix modérés.



TIMBRES pour COLLECTIONS PRIX courant gratis des TIMBRES de Guerre Théodore CHAMPION 13, rue Drouot, Paris

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

Le Gérant : G. Lasseur

Imprimé sur machines Marinoni

Imprimerie du Petit Journal (Volumard, imp.).



LA TÊTE M'ÉCLATE

C'est ce que vous dites, chère Madame, quand vous avez mal à la tête, la migraine, compagne de la grippe. Arrêtez tout de suite le Mal en prenant du GRIPPECURE.

L'usage du Grippecure, à la dose de 2 pilules avant chaque repas, suffit en effet pour guérir en peu de temps et, souvent même, en un seul jour, la grippe la plus tenace quelque forte qu'elle soit et l'influenza la plus opiniâtre.

Les manifestations les plus ordinaires de la grippe sont les maux de tête, la fièvre, la toux, l'anéantissement général des forces physiques et l'accablement moral.

Le Grippecure coupe rapidement la fièvre et provoque, dès le premier jour, l'évacuation de l'intestin qui débarrasse l'organisme des humeurs peccantes. Il arrête le rhume et fait disparaître les maux de tête. Enfin, c'est un tonique puissant qui rétablit les forces physiques et, par suite, relève rapidement le moral. Prix du flacon : 1 fr. 50. En vente dans les pharmacies.

CADEAU La Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, envoie, à titre gracieux et franco par la poste, à toute personne qui lui en fait la demande de la part du *Petit Journal*, un flacon échantillon de Grippecure contenant six pilules, assez pour ressentir déjà un certain soulagement.

Dépôts à Paris : Phie Normale, 19, rue Drouot ; Phie du Nord, 132, rue Lafayette ; Gde Phie de France, 13, place du Havre ; Phie Européenne, 25, boulevard Beaumarchais ; Pharmacie Centrale des Grds Boulevards, 178, rue Montmartre ; Phie Pradel, 86, avenue de Villiers ; Phie Normand, 324, rue Saint-Martin ; Phie Debruères, rue du Four ; Phie de l'Arrivée (Planche), 2, rue de l'Arrivée ; Phie du Bon Marché, 17, rue Chomel ; Phie du Dr Berthe, 72, rue Saint-Antoine ; Gde Phie de l'Avenue, 76, avenue d'Italie ; Phie Principale du XIXe, 107, rue de Flandre ; Phie Centrale de la place Voltaire, 1, place Voltaire ; Gde Phie du XXe (J. Paillard), 144, boulevard de Ménilmontant ; Phie du Théâtre, 44, rue de Belleville ; Gde Phie de la Place Clichy, 6, place Clichy ; Phie Centrale du P.-L.-M., 21 ter, Bd Diderot ; Société Pharmaceutique du Louvre, 164, rue Saint-Honoré ; Gde Phie du Bac, 19, rue du Bac ; Phie Dupuy, 10, place Sainte-Opportune ; Phie L. Etienne, 19, avenue Secrétan ; Phie H. Flach, 8, rue de la Cossonnerie ; Phie de la Terrasse, 35, rue de Lévis ; Gde Pharmacie du XXe Siècle, 17 bis, Bd Rochechouart ; Phie Martignon, 131, boulevard de la Gare ; et dans toutes les bonnes pharmacies.

INJECTION CADET Guérit tous écoulements. 3 Frs. DUREL, pharmacien, 7, Boulevard Denain, PARIS

FEUILLETON du Petit Journal du 13 Décembre 1915

—67— (*)

Les Chevaliers de l'Amour

TROISIÈME PARTIE

I (*Suite*)

L'ombre seulement d'un nuage, passa sur le front pur de Marie-Antoinette.

Ce ne fut bien qu'une ombre, et même très rapide.

— J'attends, dit-elle, monsieur l'ambassadeur.... et j'attends avec impatience.

Elle ajouta, de sa voix la plus fraîche, la mieux timbrée :

— Faites-le-lui dire bien vite, mon cher monsieur Campan.

Et, tandis que Mlle de la Trémoize se retirait, la Dauphine murmurait :

— Avec lui, au moins, je suis libre... je sais que rien ne sera tourné à la malveillance.

Ce fut, quelques instants plus tard, par une exclamation joyeuse, qu'elle accueillit l'ambassadeur d'Autriche.

— Ah ! comte, me voilà aise de vous voir... bien que dès hier, vous m'ayez souhaité ma fête... Vous me trouvez seule... Mon Vulcain se lave...

— Votre Vulcain, madame ?

Le nouveau venu ne répondait qu'après les salutations d'usage.

Le visage était amène, quoique l'éclaircie d'un sourire fût, pour ainsi dire, retenue avant d'y monter.

L'œil dénotait une affection aussi profonde que respectueuse.

— Le Dauphin, si vous préférez, rectifia Marie-Antoinette.

(*) *Copyright 1915 by Georges Maldague.* Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous les pays.

L'ambassadeur, comte de Mercy-Argenteau, prit un air grave.

— Mon Vulcain se lave ?... exclama-t-il ; comment employer une telle phrase... en parlant...

— Oh ! comte... J'en entends de pires quand les trois frères se disputent !... Songez que quelquefois je les sépare... lorsque des gros mots on en vient au pugilat.

— J'ai connu des archiducs... qui pratiquaient aussi la boxe.... entre eux.

— Mes frères...

— Et même des archiduchesses... très vives... dans leurs reparties.

— Qui battaient leurs grandes sœurs... comme moi.

— Et leurs gouvernantes... Vous souvenez-vous, madame, du jour où l'impératrice, qui riait bien en dedans, je puis commettre aujourd'hui cette indiscrétion, sévit d'une façon générale ?...

Seul, l'archiduc Joseph qui était un homme, et les deux aînées de vos sœurs furent exempts...

— Si je me souviens !... Tout le monde, filles et garçons, envoyé au piquet de punition, comme des soldats...

La discussion avait dégénéré en mêlée complète, en bataille.

Gouverneurs et gouvernantes, en voulant imposer la paix, recevaient des horions... comme moi j'en reçois, lorsque je me jette entre les belligérants.

La future reine riait aux éclats.

— Il ne faut pas vous en mêler, répondit son interlocuteur.

— Cela irait trop loin... mon mari est emporté, le comte de Provence taquin à froid, d'Artois d'une espièglerie... que je trouve très amusante... C'est lui, dont le caractère me plaît le plus.

— Madame la Dauphine, je vous en conjure, ne donnez devant personne une pareille appréciation sur votre nouvelle famille.

— Pourquoi donc ?... N'est-elle pas vraie cette appréciation ?... et pour tout le monde, d'Artois n'est-il pas celui des trois frères dont le commerce est de beaucoup le plus agréable ?

— Vous auriez le droit de penser, et peut-être de dire comme tout le monde, si au lieu d'être votre époux, le Dauphin n'était aussi qu'un beau-frère... Quoi que vous en pensiez, votre mari doit tenir le premier rang.

La jeune femme eut un très grand soupir.

— Ainsi, prononça-t-elle, il me faut toujours me taire... et même, sans doute, je n'ai pas la permission d'ajouter, que bien qu'il soit très loin du mien, je préfère le caractère du Dauphin à celui de monsieur de Provence ?

— Même cette appréciation... je conseille à Votre Altesse de la garder pour elle.

— Et aussi, que je préfère, — ce qui n'empêche pas du reste que j'aime Clotilde qui est excellente — ma petite belle-sœur Elisabeth, à elle... n'en déplaise à madame de Marsan, leur gouvernante.

— Cela vous est permis, mais...

— Je déteste Mme de Marsan, qui, du reste, me voit d'un mauvais œil... Et savez-vous ce qu'on m'a raconté d'elle, monsieur l'ambassadeur ?

— Qu'a-t-on pu vous raconter encore, qui vous indispose contre cette respectable personne ?

— Cette dévote à outrance !... autant que M. de la Vauguyon... à qui j'ai déclaré hier que Mgr le Dauphin se passerait désormais de gouverneur... et qu'il veuille bien ne plus s'occuper que de messieurs de Provence et d'Artois.

— Madame la Dauphine !

— Je n'ai fait que dire ce que le duc de Berri, mon époux, n'osait dire lui-même.

— Alors... si c'est un accord...

— Oui... mais j'ai ajouté...

— Quoi ?

— Que si mon mari n'avait plus besoin de gouverneur, moi je n'avais pas besoin d'espion !

— Quel mot malheureux !...

— Et voilà ce qu'a fait cette Mme de Marsan, que je prends en haine....

Chaque année, à l'anniversaire de la mort du Grand Dauphin, — en un deuil rigoureux, — elle se présente devant son fils aîné, en psalmodiant d'une voix lugubre, toujours la même phrase :

« — *Je viens assister au service célébré pour feu l'auguste père de Votre Altesse, que monsieur de Choiseul a fait empoisonner !* »

— Comment... Il est impossible qu'une femme de haut mérite, comme la comtesse...

— Je sais cela depuis hier, monsieur l'ambassadeur, et, pas plus tard que tout à l'heure, j'ai feint devant le Dauphin une ignorance complète sur les ignobles bruits qu'ont répandus les ennemis de Monsieur de Choiseul.

— Feignez-la encore... feignez-la toujours... cette ignorance !

— C'est ce que m'a dit l'abbé de Vermond. A propos de M. de Vermond, je vous confie tout, à vous, pour que par votre intermédiaire, ma mère, qui me sait évidemment trop enfant pour mon âge, mais qui me croit encore plus enfant que je ne le suis — à propos, dis-je, de Monsieur de Vermond, je lui en veux un peu, parce que... en se moquant lui-même de tant de choses, ici, en ridiculisant une étiquette ridicule en effet, mais que d'autres assurent nécessaire, il me... comment m'exprimerai-je ?...

— Parlez en toute sincérité, madame la Dauphine.

— Enfin, vous, monsieur l'ambassadeur... vous pouvez être de mon avis... seulement... vous ne me le dites point... Je sens que l'abbé de Vermond devrait agir ainsi... Pourtant ne le lui reprochez point... je lui dois par ailleurs une grande reconnaissance... et il me donne aussi d'excellents conseils...

Mais vraiment... Comment voulez-vous que je ne me moque point... quand il se moque tout le premier ?

Ne lui en parlez pas, monsieur l'ambassadeur... Vous me le promettez ?

— Madame, rien de ce qui par vous est dit devant moi, ne sort et ne doit sortir de ma bouche...

Je me sens très aise que votre caractère se forme assez pour que vous puissiez apprécier avec justesse certains jugements desquels il ne résulte pas de bien pour vous. L'abbé de Vermond est un homme d'un esprit que votre auguste mère connaît à sa valeur, c'est pourquoi elle a désiré que vous continuiez à l'attacher à votre personne. L'abbé de Vermond vous pense assez de discernement pour ne pas faire état de ce qu'il dit devant vous jusqu'à vous causer du tort à vous-même... il ne vous considère plus comme une enfant qui répète ce qu'elle entend... sans en mesurer la portée, il vous croit une femme... et vous venez d'avouer vous-même...

— Que je suis trop enfant pour mon âge, monsieur le comte.

— Votre Altesse a la franchise de ne pas se ménager.

— En ce jour de mon anniversaire, je prends de très bonnes résolutions. C'est ce que je vais écrire à Madame ma mère, en réponse à sa lettre, où j'espère... elle ne me morigène pas trop.

— Pas du tout, même, si j'en juge par ce qu'elle me dit, et que je suis venu vous lire, avant que vous ne preniez connaissance de ses vœux... et afin que vous restiez complètement sur l'impression de sa tendresse.

Marie-Antoinette avait ouvert l'enveloppe, dont la suscription émanait de la main de Marie-Thérèse, et qui portait le sceau de la maison impériale d'Autriche.

—J'attends, dit-elle, un peu troublée, redevenue la petite fille craignant, malgré l'assurance donnée, quelque mercuriale.

Et M. de Mercy-Argenteau, qui venait de déplier la missive, commença :

« Ce que nous craignons, c'est que notre fille bien-aimée ne s'enorgueillisse » outre mesure des compliments dont l'écho arrive jusqu'à nous, et qui sont empreints de l'exagération et de la flatterie » dont tous les courtisans, dans tous les » pays du monde, enveloppent les appréciations qu'ils savent susceptibles d'être » rapportées.

» Si, remettant ses diamants dans ses » écrins, elle a l'aisance qui attire, il ne » faut pas, parce que ses simples robes » de gaze ou de taffetas la font comparer » à la Vénus de Médicis, ou à l'Atalante » des Jardins de Marly, — il ne faut pas, » parce que les poètes chantent ses charmes, et que les peintres font ses portraits, comme celui que récompensa le » Roi, parce que l'artiste eut l'idée de placer la miniature dans le cœur d'une rose épanouie, — que notre Antoinette se » figure être parée des qualités dont on » la gratifie.

(*La suite à demain*). Georges MALDAGUE.